



FIGARO  
ILLUSTRÉ

COPYRIGHT 1898 BY JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & CO.

Ayuntamiento de Madrid

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C<sup>ie</sup>, 24, boulevard des Capucines, Paris. — ÉTRANGER : 3 fr. 50



# L'ÉQUITABLE DES ÉTATS-UNIS

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1859

Assurances-Vie réalisées depuis la Fondation

(NON COMPRIS LES RENTES VIAGÈRES)

## Quinze MILLIARDS

427 MILLIONS de francs

Aucune Compagnie d'Assurances - Vie, au monde, à aucune période de sa gestion, n'a réalisé un pareil total d'assurances, et n'a réalisé pendant toute sa gestion une moyenne annuelle de 405 millions 973 mille francs d'assurances.

DIRECTION GÉNÉRALE FRANÇAISE :

Dans les Immeubles de la Compagnie,

36 & 36<sup>bis</sup> Avenue de l'Opéra  
PARIS



« Pas pour UN JOUR, mais pour TOUJOURS »



Sur Mesure  
COSTUME CYCLISTE, DEPUIS 55 FRANCS



COSTUME BLOUSE, DEPUIS 65 FRANCS  
Genre Gravure

ÉTÉ 1898

# Compagnie Coloniale

## CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

### SOCIÉTÉ GÉNÉRALE NÉERLANDAISE

Opérant en France depuis 1884  
ASSURANCES SUR LA VIE. — RENTES VIAGÈRES  
DIRECTION FRANÇAISE : 26, Avenue de l'Opéra, PARIS  
Banquier de la Compagnie : LE CRÉDIT LYONNAIS (bureau de Paris), à PARIS

COMPARAISON DES TARIFS. — Extrait du Tarif général contenant 35 combinaisons

AGE	G <sup>re</sup> NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	G <sup>re</sup> NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	G <sup>re</sup> NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES
30 ans	307 "	377 "	30 ans	452 "	514 "	60 ans	94 90	84 "
35 -	347 "	414 "	35 -	460 "	528 "	70 -	134 90	118 30

Vie entière, 20 primes avec participation  
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs

Mixte, 20 ans avec participation  
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs

Rentes immédiates pour 1,000 francs versés sur une tête, payables trimestriellement.

# LA MUTUAL LIFE

Compagnie d'Assurances sur la Vie Rentes Viagères

## LA PLUS RICHE ET LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE

Possède plus de garanties. — Fait plus d'affaires nouvelles. — Possède plus d'assurances en cours. — Encaisse plus de primes que toute autre Compagnie au monde.

## Distribue les plus FORTS BÉNÉFICES aux Assurés

A déjà **PAYÉ** aux assurés ou accumulé à leur profit **3 milliards 480 millions** de francs

Soit **UN MILLIARD DE PLUS QUE TOUTE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE**

Direction générale française : 20, BOULEVARD MONTMARTRE (angle de la Rue Drouot), PARIS.



## L'EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG

DONT L'EMPLOI AUJOURD'HUI EST  
RECONNU INDISPENSABLE DANS TOUTE

## Bonne CUISINE

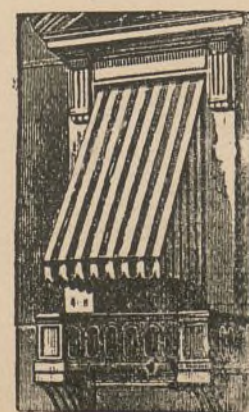
SERT À PRÉPARER ET À AMÉLIORER LES

POTAGES · SAUCES · RAGOÛTS · LÉGUMES &c &c



Fabrique de **STORES**  
INTÉRIEURS & EXTÉRIEURS  
EN TOUS GENRES.

Maison fondée en 1835



## A. RUELLÉ

53, rue des Petits-Champs, 53

FACE AU PASSAGE CHOISEUL

Téléphone N° 236,74



# FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE  
Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Juin 1898

DIRECTION ET RÉDACTION  
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS  
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, Union postale  
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE  
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS  
Du Figaro quotidien.

## SOMMAIRE :

*L'HISTOIRE D'UNE STATUE, LE « BALZAC » D'AUGUSTE RODIN.* par THÉOPHILE GAUTIER FILS, sept reproductions d'après les maquettes de RODIN.

*LES CROQUIS DU MOIS,* par LUTÉCIUS.

*LES LIVRES,* par T. G.

*MADemoiselle DE NOYAN,* par ERNEST DAUDET, illustrations en couleurs de LUCIUS ROSSI.

*LES CHEVAUX ET LES CARROSSES SOUS LOUIS XV* (1<sup>re</sup> partie), par L. VALLET, illustrations en couleurs de L. VALLET.

*L'ÉPINGLE A CHEVEUX,* scène japonaise, par FÉLIX RÉGAMÉY, illustrations en couleurs de FÉLIX RÉGAMÉY.

*LA CONFESSION D'UN PÊCHEUR A LA LIGNE,* par BOYER D'AGEN, illustrations de HEIDBRINCK.

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

*SOUS LA TONNELLE,* par CARL NYS.

*LE MANÈGE,* par L. VALLET.

COUVERTURE :

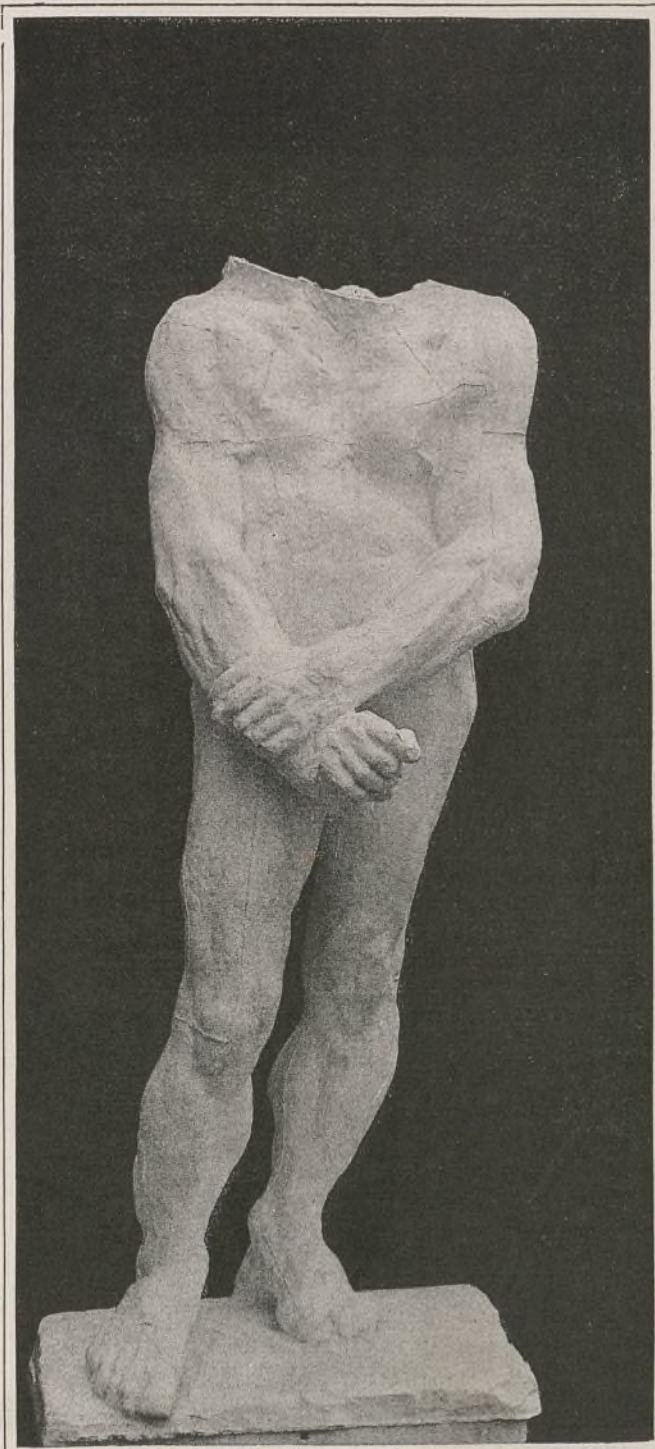
*AU PESAGE,* par WOSTRY.

## L'HISTOIRE D'UNE STATUE

### Le « Balzac » d'Auguste Rodin

Le modèle en plâtre de la statue de Balzac, œuvre du sculpteur Auguste Rodin a vu, depuis bientôt six semaines, du haut de son piédestal, défiler des milliers de visiteurs étonnés, sur le visage desquels

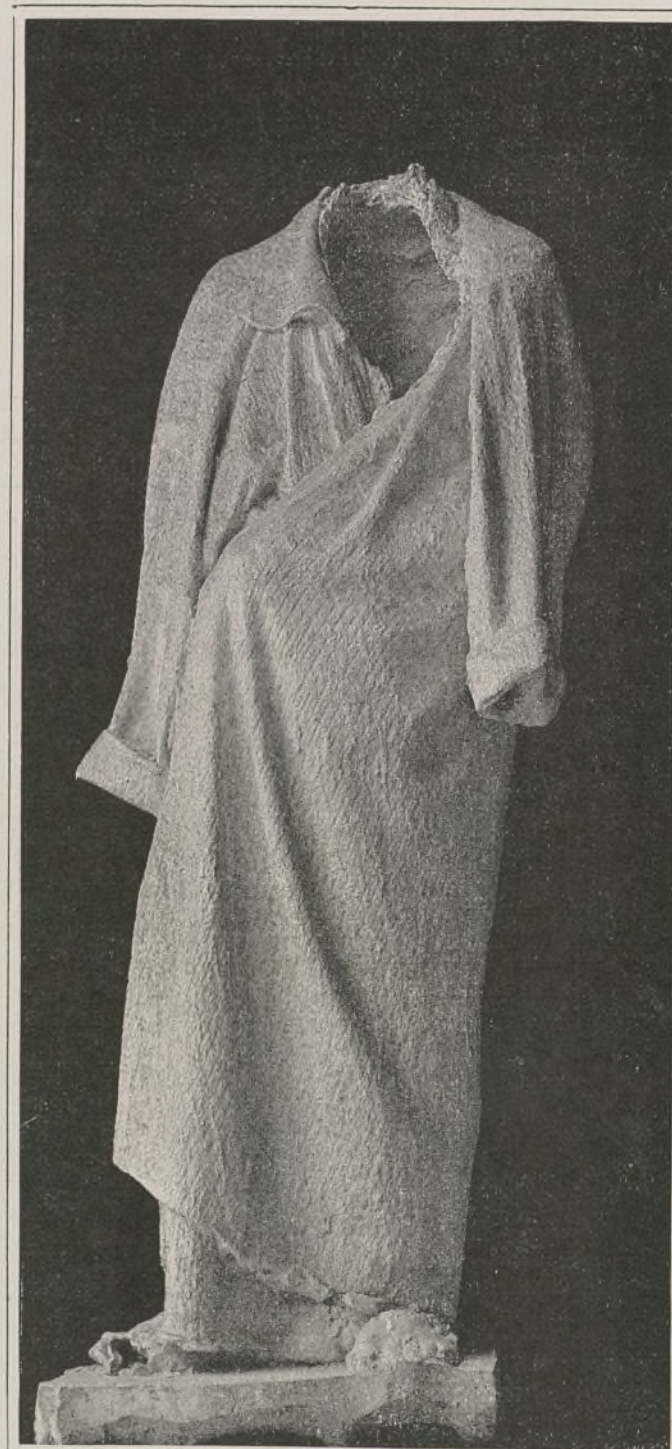
se peignaient les sentiments les plus divers, se traduisant par les exclamations les plus diamétralement variées. Les impulsifs, les simplistes s'écriaient franchement « C'est affreux ! ce Rodin se moque



2. ÉTUDE DE NU POUR LA STATUE DE BALZAC



1. LA STATUE DE BALZAC  
AU SALON DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS



3. ÉTUDE POUR LA ROBE DE CHAMBRE

du public ! » D'autres plus circonspects, murmuraient « Je ne comprends pas ». D'autres enfin, rares, mais superbes, criaient bien haut « C'est sublime ! ce Rodin, quel génie ! Ces bourgeois, quels idiots ! »

De ces divergences profondes a jailli, non pas la lumière — cela viendra plus tard — mais une vraie mêlée d'opinions contradictoires qui nous a ramenés aux beaux temps de la lutte romantique et a réveillé le souvenir des héroïques batailles livrées autour des premiers drames de Victor Hugo et des premières toiles d'Eugène Delacroix.

C'est, au fond, toujours la même vieille querelle qui se poursuit dans le domaine de l'art comme sur le terrain de la politique, entre les conservateurs et les révolutionnaires.

Le public qui visite les jardins de la Galerie des Machines, où se dresse le Balzac, appartient à la bourgeoisie, grande et petite, qui aime l'art, mais n'a guère le loisir d'approfondir les problèmes élevés de l'esthétique ; encore moins est-il disposé à abandonner les traditions

artistiques dans lesquelles il a été élevé, pour accepter de nouvelles formules, pour s'assimiler une spéciale conception du beau, qui dérange toutes ses habitudes d'esprit. C'est cependant ce sacrifice que les amis de Rodin ont voulu imposer au public : ils ont procédé avec une ardeur presque jacobine et ceux qui n'admiraient pas tout de suite, par la simple raison qu'ils ne comprenaient pas, ont été rudement malmenés, accablés d'épithètes méprisantes qui n'ont pas précisément contribué à faire régner le calme autour de la statue.

Cette esthétique nouvelle, nous en trouvons la définition implicite dans une brochure de propagande, publiée par notre collaborateur Arsène Alexandre, qui s'exprime ainsi :

« Rodin en sculpteur de race, en artiste qui se rattache directement à la grande tradition française, a toujours recherché la franchise du mouvement, l'accentuation du caractère, puis le robuste et logique agencement des plans, avec une exécution très simple, qui parfois con-



fine au fruste. Dans son Balzac il est arrivé à de grandes simplifications.

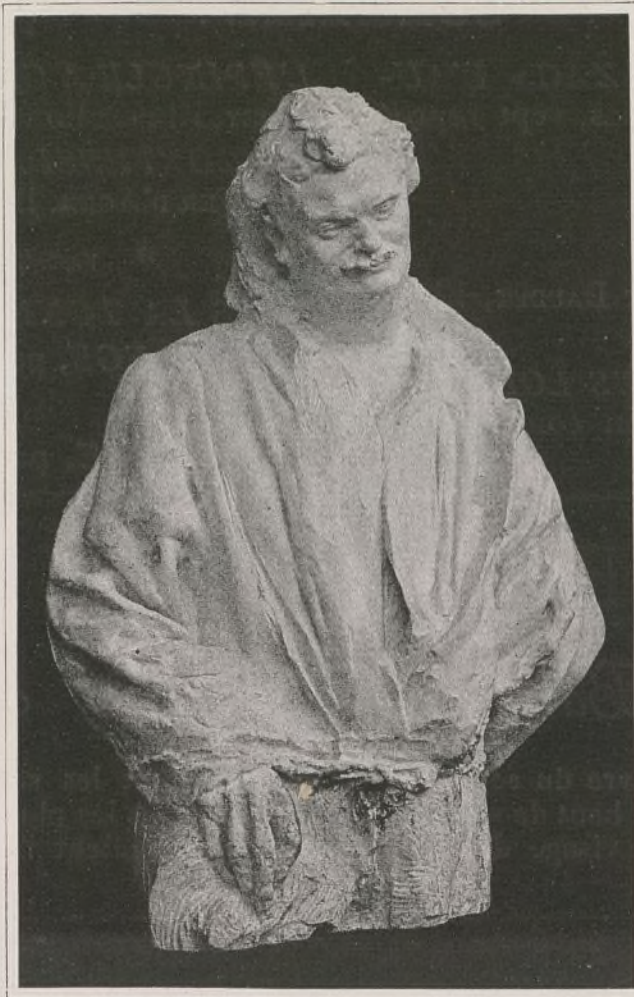
« Dans le public, trompé par ce faux art du poli, du détail, qui n'est que du tour de main de praticien, secondaire et accessible à tout le monde, on en est arrivé à croire qu'une statue exécutée avec cette volontaire

rue de l'Université, partout, dans tous les coins on retrouve le Balzac.

D'abord, le premier travail, le « nu » (figure 2) solidement campé, les épaules rejetées en arrière, les mains croisées, donnant l'attitude de l'homme qui, du haut de sa pensée, songeur et mépri-



4. VARIANTE POUR LA STATUE DE BALZAC



6. ÉTUDE POUR LA TÊTE DE BALZAC

simplicité de silhouettes et de plans était une œuvre bâclée, pas finie, une « ébauche ».

« La recherche de ces simplifications est en réalité ce qu'il y a de

plus long et de plus difficile : elle nécessite un savoir considérable et on n'imagine pas par quelle suite d'efforts, de recommencements, de sacrifices successifs et raisonnés Rodin est arrivé à la ligne définitive et aux plans synthétiques de son Balzac. »

Ces efforts, ces recommencements, ces sacrifices, dont parle le défenseur de Rodin, nous en donnons ici la démonstration documentaire et graphique.

Le *Figaro Illustré* s'est toujours tenu en dehors des polémiques et n'a jamais cessé de pratiquer l'éclectisme, en art comme en littérature. Et c'est précisément pour prouver son impartialité qu'il a voulu mettre sous les yeux du public éclairé qui parcourt ses pages, les pièces de ce procès artistique.

Rien n'est plus respectable, plus touchant, que l'effort d'un homme de haut talent et de grande pensée pour conquérir et fixer son idéal dans une œuvre concrète. Il y a loin, de l'informe pain de terre glaise qui gît, sous la toile mouillée, dans un coin de l'atelier, à la figure altière qui symbolisera aux yeux des générations futures, l'œuvre d'un immense écrivain tel que Balzac.

Comment Rodin a-t-il parcouru ce chemin, quels furent ses tâtonnements, ses essais, ses études sans fin ? Les reproductions qui accompagnent cette notice le montreront au lecteur.

Dans la villa de Rodin — le château, comme on dit dans le pays — posée à la pointe d'un des promontoires qui encadrent le Val-Fleuri, entre Meudon et la Seine, dans la grande verandah qui lui sert à la fois d'atelier et de salon, dans les petites constructions annexes où s'entassent de merveilleuses ébauches semblables à des moulages d'antiques et où se révèle la recherche incessante du mouvement, obsession de l'artiste ; dans un autre atelier, caché à Meudon même, au fond d'un curieux logis dont les abords font penser aux sombres ruelles des vieilles villes italiennes ; dans son double atelier du Dépôt des marbres,

sant, regarde s'agiter la foule des personnages de sa « Comédie Humaine ». A elle seule, cette maquette répond aux critiques et aux ironies du public, qui a traité de bloc informe la statue du Champ de Mars et qui n'a pas su deviner sous la lourde robe de chambre ce corps si vigoureusement modelé.

Justement, la voici cette robe de chambre (figure 3), étudiée séparément ; plusieurs plâtres nous la montrent diversement drapée, plus ou moins flottante, plus ou moins lourde, tantôt très détaillée, tantôt au contraire, intentionnellement simplifiée.

Après tous ces essais, Rodin habille son personnage : ici, encore, essais nouveaux et sans nombre pour équilibrer la figure, harmoniser les profils, donner, par cette immobile et blanche statue l'impression du mouvement et de la couleur (figures 4 et 5) et, de ce mouvement, faire jaillir l'âme du grand homme.

Puis c'est la tête (figure 6) dont il a fallu déterminer l'expression, trouver la ressemblance : labeur ingrat, car il existe fort peu de documents graphiques sur Balzac : le buste de David d'Angers à la Comédie-Française, un petit portrait de Louis Boulanger et un daguerréotype de Nadar,

c'est à peu près tout. Cette ressemblance, d'ailleurs, Rodin ne semble pas l'avoir recherchée dans la reproduction méticuleuse des traits : c'est sur cette ressemblance approximative que se sont portés surtout les efforts de la critique : c'est à la tête que l'on cherche à frapper l'œuvre. Les partisans de Rodin ont répondu que l'artiste avait voulu plutôt évoquer dans cette tête la personnalité philosophique et littéraire de Balzac, en marquant simplement les lignes de son visage : les joues pleines, le menton massif, la bouche lip-

pue, le front élevé, les cheveux longs rejetés en arrière et ce nez, dont Balzac disait qu'« il était un monde ». Cette tête, Rodin l'a peut-être recommencée vingt fois : il a même poussé le scrupule jusqu'à modeler des visages d'hommes qui lui semblaient par un point quelconque, se rapprocher du visage de Balzac (figure 7).

Qu'advient-il de cette statue ? La Société des Gens de Lettres



7. ÉTUDES DE TÊTES, POUR LE BALZAC



qui l'a commandée à Rodin, en s'engageant d'avance à l'accepter, déclare aujourd'hui qu'elle ne reconnaît pas l'image de Balzac dans l'œuvre exposée au Champ de Mars; elle refuse d'en prendre livraison; si elle était contrainte de le faire elle relèguerait la statue incompressible sous quelque hangar obscur. Heureusement un homme de goût et d'esprit, M. Pellerin, s'est offert à acheter la statue : mais sa géné-

reuse initiative n'aura pas à s'exercer : en effet, grâce à une souscription presque entièrement couverte aujourd'hui par les admirateurs de Rodin, le grand artiste pourra mener à bien son œuvre, l'exécuter en bronze et à la soumettre au grand public sous sa forme définitive.

THÉOPHILE GAUTIER FILS.



## Les Croquis du Mois

« Joli mois de mai... » Joli, oh combien ! C'est pour me conformer à une politesse séculaire que je t'adjoints ce qualificatif, auquel — pendant les trois quarts de ton cours, — tu as perdu tes droits, c'est aussi pour ne pas faire affront aux poètes naïfs qui te chanteront. Tu as menti, cette année, comme l'an dernier, à ton programme traditionnel, tu as gelé, tu as neigé, tu as plu, tu fus gris et sombre, tu as sévi sur toute la nature; figées sous ton regard méchant, les fleurs n'ont pas osé ouvrir leurs frêles pétales, sentant bien que tu avais chassé le soleil qui les eût réchauffées; et les femmes — ces fleurs — n'ont pas davantage risqué leurs fraîches jupes — leurs pétales, à elles — et les hommes ont dû raccrocher au porte-manteau le mince pardessus mastic, leur parure de printemps, prématurément endossés, pour s'emmitoufler à nouveau dans la houppe hivernale.

Et dans les cafés-concerts des Champs-Élysées, quels grelottements, parmi cette verdure à laquelle la lumière électrique donne un aspect artificiel et glacial ! Insuffisamment abrité par la toiture mobile, mon collet relevé, je me remémorais ces vers que Théophile Gautier griffonna, un soir de mai, au sortir d'une promenade dans un jardin de musique, aux environs de Pétersbourg :

A Pawlowski tout est prestige,  
Jardin, musique, mais le soir  
Le rhume à son aise y voltige,  
Prenant son aile pour mouchoir...

Ces intempéries ont causé un véritable désappointement, d'abord aux Parisiens amoureux de leur cité, puis — et surtout — aux étrangers et aux départementaux qui accourent chez nous, sachant que, à cette époque, Paris est vraiment en beauté; sur nos places, dans nos avenues, au Bois, les marronniers se hâtent, chaque jour leur verdure se développe, et leurs thyrses blanches, piqués de rose, s'allument successivement semblables à des girandoles de fête printanière. Hélas ! Inutile déploiement de séductions, car sur cet aimable désir de plaire tombe la triste et déprimante pluie; c'est à peine si, pendant quelques journées de répit, le soleil a reparu; sa bonne grosse figure nous a souri et les misères d'antan ont été bien vite oubliées.

Parmi les plus empressés à profiter de ces rares embellies il faut citer les bicyclistes, motocyclistes, automobilistes, innombrable foule d'individus des deux sexes qu'obsède la manie de la rapidité. Je ne parle ici que des amateurs, car, pour ce qui est des professionnels, leur point d'honneur leur défend de se laisser intimider par les intempéries : on a pu le constater lors de la course de Bordeaux-Paris, courue par une nuit noire, entre une pluie battante et une boue liquide, et gagnée par Rivierre, sans cependant qu'il ait réussi à « couvrir le temps » de l'an dernier. Quelques jours auparavant, sur le même parcours, mais en sens inverse, avait eu lieu une course d'automobiles.

L'accueil fait aux « chauffeurs » à leur arrivée à Bordeaux a présenté une particularité très caractéristique : la présence du cardinal-archevêque de Bordeaux, qui fut l'un des plus empressés à féliciter les voyageurs : Mgr Lécot s'est montré, en cette circonstance, homme d'esprit, ce que personne n'ignore, et prélat fidèle aux vrais traditions de l'Eglise; ne bénit-elle pas les navires, au moment de leur lancement et ne sanctifiait-elle pas, naguère, par sa présence, les inaugurations de lignes de chemin de fer ?

L'automobile a été, pendant la période électorale un « facteur » important, cela soit dit sans jeu de mot, et en prenant ce vocable dans son acception mathématique. Mais cet enfant terrible a failli causer un cruel accident à un sportsman bien connu, député dans une circonscription du sud-ouest et qui sollicitait de ses électeurs le renouvellement de son mandat. Ce sportsman a installé, dans le pays, des haras modèles qui, depuis plusieurs années, fournissent des étalons aux éleveurs, leur achètent leurs meilleurs produits, en même temps qu'ils propagent les bonnes méthodes. Le pays étant montagneux et pauvre en chemins de fer, notre candidat, pour activer ses tournées, imagina de les faire en automobile. Cette innovation faillit lui coûter son siège... de député, car ses adversaires, avec la classique mauvaise foi qui règne en ces périodes électorales, s'en allaient répétant partout aux paysans : « Tu sais ton député, il n'en veut plus, des chevaux, il est pour l'automobile ! » Cette imbécillité l'a fait échouer au premier tour de scrutin. Je pense que le candidat, comprenant la leçon, a attelé ses meilleurs chevaux pour accomplir sa seconde tournée, car il a été définitivement élu. Cette anecdote n'est-elle pas une intéressante contribution à la psychologie du suffrage universel ?

Inconsolable de la perte de ses anciens maîtres et de son Palais, le Jardin des Tuileries dépérit depuis bientôt trente ans : les révolutions l'ont souillé et flétri à tout jamais : au lieu des élégantes séances qu'y donnaient les musiques de la Garde impériale et où se réunissait tout le beau monde du second Empire, il en est réduit à subir toutes sortes de fêtes gymnastiques, de concours d'orphéons, de défilés scolaires, louables cérémonies, assurément, et patriotiques, mais plutôt turbulentes, et mal odorantes.

Il n'a guère, pour lui rappeler les beaux jours d'autrefois qu'une bonne semaine, en ce mois de mai, où l'exposition d'horticulture et l'exposition canine s'installent simultanément aux deux extrémités du Jardin qui confinent à la place de la Concorde.

Quelle jolie promenade matinale, pour ceux qui aiment d'amour les fleurs et les belles plantes, dans cette merveilleuse installation, où la Société Nationale d'Horticulture a déployé tant de luxe allié à tant de goût. Je prenais plaisir, pendant les quelques matins que dura cette exposition à regarder d'abord, puis à écouter les jeunes femmes, en costume tailleur, examinant les dernières créations de nos pépiniéristes géniaux et discutant avec leurs maris, sanglés dans leur jacquette d'avant-midi, de ce qui « ferait mieux » dans telle ou telle corbeille, dans tel ou tel massif de leur jardin ou de leur parc. Elles y mettaient autant de sérieux que s'il se fût agi de choisir une paire de dormeuses.

Des fleurs aux chiens la transition me paraît difficile... à cause de la question de parfum : l'intérêt n'est pas moindre, cependant, car les uns et les autres éveillent le sentiment de la vie rustique à laquelle les citadins se rattachent tous par des fils plus ou moins directs. A côté des meutes fameuses, à côté des affreux petits chiens d'appartement, hargneux comme des enfants gâtés, le clou de cette exposition a été le remarquable choix de chiens de bergers. Les grands propriétaires de la Brie s'appliquent depuis trois ou quatre ans à améliorer la race par d'intelligentes sélections, dont le résultat se manifeste déjà. C'est là, me direz-vous, de la démocratie canine, car ces chiens de Brie sont un peu bien « peuple ». Mais, comme dit Chrysale, le bon bourgeois des *Femmes savantes* :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage

et aux sonores aboiements des meutes vendéennes ou des chiens de porcelaine et à leurs emballlements cynégétiques à la poursuite de « l'animal », on est en droit de préférer l'activité silencieuse, la sagacité, la discipline du parfait chien de berger, qui administre nos futurs gigots et nos prochaines côtelettes.

La plupart des théâtres ont vécu, en mai, sur leurs succès du mois d'avril. Il convient cependant de noter un certain nombre de premières représentations et de reprises importantes. La nouvelle direction de l'Opéra-Comique a monté avec un luxe et une conscience digne d'éloges la *Fervaal* de M. Vincent d'Indy. Le public ne paraît pas avoir apprécié à la haute valeur que lui accordent les adeptes, cette musique très compliquée écrite sur un livret sombre et nébuleux. Les critiques musicaux impartiaux ont insinué avec juste raison qu'il était inutile de refaire les opéras de Wagner et que M. d'Indy aurait mieux trouvé l'emploi de sa science à chercher des formules nouvelles, personnelles et conformes au goût français.

On s'est reposé de *Fervaal* en allant écouter l'exquise partition qu'Émile Pessard a écrite pour la *Dame de Trèfle*. Là, point de pédantisme, mais de l'art aimable et gai, inspiré par le désir de plaire.

La *Zaza* que MM. Pierre Berton et Charles Simon viennent d'écrire pour le Vaudeville a fourni à Réjane l'occasion d'un nouveau succès : dans ce rôle de chanteuse de café-concert amoureuse elle s'est montrée elle-même, avec toutes les nuances de son talent si varié et si précis.

Dans quelques jours plus de la moitié des théâtres vont fermer leurs portes. Heureusement il nous restera les cafés-concerts, le Jardin de Paris qu'inaugurera Oller dans quelques jours, en face de son ancien emplacement; le Théâtre Marigny, qui prospère sous une très artistique direction; l'Olympia, qui renouvelle sans cesse ses succès; le Cirque des Champs-Élysées... Si le beau temps nous favorise, vous voyez qu'on trouvera encore moyen de s'amuser cet été à Paris.

LUTÉCIUS.

XX

## Les Livres

La librairie Plon et Nourrit nous donne le second et dernier volume des *Souvenirs du général Fleury*, qui s'arrêtent à l'année 1857. On y trouve d'intéressants détails sur la guerre d'Italie, l'expédition du Mexique, le voyage de l'Empereur et de l'Impératrice en Algérie, l'expédition de Chine. Les tableaux spirituellement tracés y abondent, à côté de nombreuses anecdotes qui montrent l'inépuisable bonté de Napoléon III. On pourrait peut-être regretter que l'auteur soit tombé dans le défaut commun des autobiographes et fasse trop souvent apparaître sa personnalité. Assurément, l'Empereur écoutait et consultait volontiers le général; mais faut-il vraiment croire que, sous ce règne, toutes les fautes eussent été évitées si on eût écouté le général Fleury et que tout le bien eût été réalisé si l'on avait suivi ses conseils ?

Précieux document pour l'histoire de l'esprit humain, cette *Correspondance de Renan et de Berthelot 1847-1892*, que publie Calman-Lévy. D'autant plus précieux que, dans ces lettres les grandes pensées, les soucis, les espoirs, les déceptions se montrent sans apprêt et que l'âme des deux savants s'y lit, pour ainsi dire, plus clairement que dans leurs livres.

Notre collaboratrice, Mary Summer, vient de publier chez May, un très aimable volume : *Quelques salons de Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle*. La main seule d'une femme peut retracer, avec la légèreté qui leur convient, ces façons raffinées, ces élégances de l'esprit, s'entremêlant d'intrigues amoureuses, et d'événements historiques. La cour, la ville, les personnages les plus célèbres de la philosophie, des lettres et des beaux-arts se retrouvent ici dans leur milieu fort habilement reconstitué.



M. Anatole Claveau — « Quidam » du *Figaro* — a réuni sous ce titre singulier : *Sermons laïques*, un certain nombre d'articles parus dans ce journal. En une préface aussi courte que spirituelle, l'auteur s'excuse d'employer ce titre : mais ne faut-il pas mettre quelque chose de noir sur ce papier jaune qui forme la couverture d'un volume et déterminer le choix de l'acheteur nonchalant et vague ? Cet acheteur ne se repentira pas de son acquisition, car il trouvera dans ce livre, traitées par un écrivain qui joint l'esprit le plus subtil au plus parfait bon sens, toutes les questions sociales et mondaines de ces derniers temps.

Ce sont aussi les événements parisiens de l'année dernière que nous revoyons dans *la Vie à Paris (1897)*, de Jules Claretie, recueil des chroniques publiées chaque semaine dans le *Temps* par l'aimable académicien. Dans une courte préface l'auteur, esquisse d'une main légère et bienveillante la physionomie du journaliste moderne, cause, à la fois, de tant de mal et de tant de bien.

Je professe une incurable méfiance à l'endroit des explorateurs, infatigables promoteurs d'incidents tropicaux et auxquels nous devons tous les mécomptes de notre expansion coloniale... et les centaines de millions qu'elle nous coûte ; mais cette méfiance a quelque peu fléchi à la lecture du récit de la *Mission Hourst*. Cet intelligent officier de marine a exploré tout le cours du Niger. Il eut le bon esprit de ne pas jouer au « conquistador », ce qui lui évita d'être massacré, comme les Flatters et les Bonnier. Aussi a-t-il pu tout voir, même les énigmatiques Touaregs. Il a rapporté d'inestimables renseignements commerciaux et une non moins précieuse collection de clichés dont les reproductions, au nombre de près de deux cents, augmentent singulièrement l'intérêt de ce volume, très soigneusement édité par la maison Plon.

Jean Hess est aussi un explorateur de la bonne école ; il aime ce grand enfant qu'est le nègre ; il a recueilli ses légendes, noté ses superstitions, enregistré ses palabres et réuni le tout dans un très amusant volume, intitulé *L'Ame nègre*.

Aux « grands touristes » à ceux qui peuvent consacrer à la joie de découvrir le monde plusieurs milliers de francs et quelques mois de loisir, qui veulent, en outre, voyager par eux-mêmes, sans se soumettre à l'odieuse tyrannie des agences, je recommanderai la lecture

de *Un Séjour dans l'île de Java*, de M. Jules Leclerc. Pays, habitants, système colonial, tout cela est très pittoresquement décrit par l'auteur. A toutes les qualités d'endurance physique et de ténacité que doit posséder un voyageur, M. Jules Leclerc joint celles d'un lettré qui sait voir les choses et formuler ses sensations : il est, de plus, fort habile photographe, ainsi que le prouvent les nombreuses images qui ornent ce volume, édité par Plon et Nourrit.

*Les petits vers d'un joueur de flute*, par Edouard Noël, forment un agréable et pimpant répertoire de saynètes, pièce de vers, chansons qui se recommandent pour les soirées mondaines : le tour en est ingénieux et la facture pleine de dextérité prosodique.

Hermann Paul excelle, chacun le sait, dans la caricature féroce : son crayon implacable comme un bistouri, met à nu les laideurs intimes des vilaines âmes et la vacuité des cerveaux médiocres. *Son alphabet pour les grands enfants* présente de remarquables spécimens de la bêtise, de la vanité et de la canaillerie humaine. Les dessins sont vigoureusement commentés par une préface d'Henry Bauer.

Il n'y a pas eu de carnaval cette année, mais on nous promet des merveilles pour l'année prochaine, un nouveau carnaval, celui que les peintres de Montmartre ont inauguré par les bals du « Courrier français », les bals des Quat-z-arts, la Vache enragée, les cortèges du Moulin rouge, etc. ; autant d'assauts livrés par la belle Fantaisie française renaissante à l'ennui morose qui nous étreignait. On peut juger de ce Carnaval nouveau par l'étude que lui consacre M. Louis Morin dans les *Carnavals parisiens* en un beau volume, illustré par l'auteur, de 170 dessins en noir et en couleurs, et que met en vente la Librairie illustrée.

La *Diaphane*, de M. Jules Chéret ; l'affiche si originale de Toulouse-Lautrec pour la *Goulue* ; une très intéressante composition d'un artiste américain, Maxfield Parrish, pour le *Century*, et la curieuse affiche allemande de Fritz Rehm pour les *Cigarettes Laferme*, forment le numéro de juin des *Maîtres de l'Affiche*. Il faut y ajouter une fort belle prime, remarquablement dessinée par Ibels.

La Compagnie d'Orléans, désireuse d'attirer les touristes sur l'admirable partie de son réseau qui traverse le massif central, vient d'éditer une très intéressante brochure-guide, intitulée *le Cantal*, qui se trouve dans toutes les bibliothèques des gares.

T. G.

\*\*\*\*\*

## L'ÉLÉGANCE CHEZ LES ÉTRANGÈRES

Il y a une notable différence entre l'Américaine du Nord et l'Américaine du Sud.

Celle-ci est aussi brune que la première est blonde. Sa chevelure est opulente et noire, comme celle de l'Espagnole, son aïeule. Elle maintient la nuance de ses cheveux par la teinture, dès que quelques fils d'argent viennent trancher sur l'ébène. Coiffure excentrique, beaucoup d'écaïlle. Comme chapeaux, également des formes excentriques, et généralement des couleurs claires. Porte beaucoup la voilette à pois, réseau serré, pour le voyage.

Le teint est frais, blanc mat et relevé volontiers par l'emploi des fards, de façon à rester en harmonie avec la brune chevelure qui l'encadre. Les lèvres très colorées, une grenade entr'ouverte sur des dents merveilleuses. Les yeux veloutés et langoureux, quand elle n'en fait pas briller l'éclat très vif.

Elle a de jolies mains effilées et potelées, qu'elle soigne et protège par des gants de choix.



L'AMÉRICAINNE  
DU SUD

Comme toilettes, elle tient à avoir ce qu'il y a de plus gracieux, de plus seyant de plus riche, de plus chic. Ne s'occupe jamais du prix. Cela lui importe peu. L'essentiel, c'est d'être bien habillée, on compte après, et, si l'on est satisfaite, on paye généreusement.

L'Américaine du Sud est très amateur de parfums. Elle les aime un peu violents et sait très bien les apprécier.

Toujours à l'exemple de l'Espagnole, elle ne saurait se passer de son éventail, dont elle sait jouer à merveille, et qu'elle aime riche et luxueux. De même, elle porte des bijoux très gros, très voyants qu'elle étale orgueilleusement.

S'inquiète beaucoup de toutes les nouveautés parisiennes, à raison de son éloignement de Paris, et fait par suite remarquer son raffinement de goût pour tout ce qui en vient. Ne s'épouvante nullement d'une traversée de trois semaines ou un mois, pour aller à Paris, où elle pourra satisfaire à son aise son amour pour le luxe et l'élégance. En route, mène un peu, sur le paquebot, la vie de terre et profite des calmes forcés de la traversée pour faire beaucoup de toilette. Coquette fille d'Ève, elle tient à être admirée comme elle le mérite et ne néglige rien pour obtenir le succès auquel elle a droit.

## LENTHÉRIC

PARFUMEUR

245, Rue Saint-Honoré.

\*\*\*\*\*

### VIENT DE PARAÎTRE :

#### PHYSIOLOGIE DE LA TOILETTE

Voici un petit ouvrage qui est bien certainement le conseiller indispensable à toutes les élégantes qui veulent se soustraire à la banalité courante, éterniser leur beauté naturelle et demeurer quelqu'un au milieu des autres.

C'est dire que toutes les lectrices profiteront de l'expérience de l'auteur en matière d'élégance. Elles trouveront aussi des études très serrées et vraiment pratiques sur l'emploi judicieux des cosmétiques, des parfums, de la parure et de tous les éléments de la toilette. En un mot, tout est à lire dans ce coquet volume, à lire — à retenir — à appliquer.

Dès maintenant on peut se procurer chez tous les libraires ou chez l'éditeur J. BARREAU, 16, rue Littré, Paris, cette ravissante plaquette de Lenthéric.

Envoi franco contre 1 fr. 25.

\*\*\*\*\*

#### CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 45, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir. Départs de Bruxelles à 8 h. et 8 h. 57 du matin, 1 h. et 6 h. 04 du soir et minuit 15.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 8 h. du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 04 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 45 et 11 h. du soir.

Départs d'Amsterdam à 8 h. 28 du matin, midi 20 et 6 h. 07 du soir.

Départs d'Utrecht à 9 h. 08 du matin, 1 h. 08 et 6 h. 46 du soir.

#### CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets directs de Paris à Royat et à Vichy.

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie Nevers-Clermont-Ferrand.

Durée du trajet : De Paris à Royat en 7 heures — à Vichy en 6 heures et demie.

Prix : { De Paris à Royat, 1<sup>re</sup> cl. 47 fr. 80 ; 2<sup>e</sup> cl. 32 fr. 30 ; 3<sup>e</sup> cl. 21 fr. 10.  
De Paris à Vichy, 1<sup>re</sup> cl. 41 fr. » ; 2<sup>e</sup> cl. 27 fr. 70 ; 3<sup>e</sup> cl. 18 fr. 10.

Billets d'aller et retour de Paris à Evian-les-Bains et à Genève.

via Mâcon et Culoz.

Prix : { de Paris à Evian-les-Bains, 1<sup>re</sup> cl. 112 f. 40 ; 2<sup>e</sup> cl. 80 f. 90 ; 3<sup>e</sup> cl. 52 f. 75.  
de Paris à Genève, 1<sup>re</sup> cl. 105 f. » ; 2<sup>e</sup> cl. 75 f. 60 ; 3<sup>e</sup> cl. 49 f. 30.

Validité de 40 jours avec faculté de deux prolongations, moyennant un supplément de 10 0/0 pour chaque prolongation.

Les billets de Paris à Evian sont délivrés du 1<sup>er</sup> juin au 30 septembre. Ceux de Paris à Genève du 15 mai au 30 septembre.

Le Directeur : M. MANZI. — Le Gérant : G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Bousso, Manzi, Joyant & Co, Asnières.





## Mademoiselle de Noyan

**A**u déclin d'une printanière après-midi du mois d'avril 1825, comme cinq heures sonnaient à l'horloge du Luxembourg, un carrosse armorié, attelé de deux chevaux blancs, entra dans la cour d'honneur du vieux Palais où siègent aujourd'hui les sénateurs de la République et où siégeaient alors les pairs de France. Aux abords du perron de droite qui, par un escalier monumental, accède à la salle des séances, stationnaient déjà d'autres équipages appartenant à Messieurs les pairs et les attendant. Celui qui venait d'arriver se mit à la file. Le valet de pied, assis à l'arrière, sauta de son siège sur le pavé, gravit les degrés du perron et, s'adressant aux huissiers qui gardaient l'entrée :

« Faites avertir Sa Seigneurie, Monsieur le marquis de Noyan, que Mademoiselle de Noyan l'attend, » dit-il.

En entendant ce nom, qui était celui d'un membre de la Chambre haute, un des huissiers se précipita pour exécuter cet ordre. Le valet de pied resta près de la porte, guettant son retour. Son attente fut brève. Bientôt il vit l'huissier revenir et derrière lui, descendant gravement l'escalier, un grand vieillard, mince et droit, vêtu d'une longue lévite brune dont les pans flottants découvraient une culotte de même couleur, un gilet blanc et des bas noirs bien tirés sur des jambes fines et vigoureuses, coiffé d'un chapeau en soie à larges ailes et chaussé de souliers à boucles.

C'était le marquis de Noyan un de ces émigrés qui avaient vécu hors de leur patrie pendant la Révolution et l'Empire, passionnément dévoués à la Monarchie et aux princes qui la représentaient. Courtisans de l'exil desquels on disait qu'ils n'avaient rien appris ni rien oublié, ils étaient rentrés en 1814, avec Louis XVIII, qui les avait comblés de faveurs. Colonel sous Louis XVI, maréchal de camp à l'armée de Condé, M. de Noyan, au retour des Bourbons, avait été nommé coup sur coup lieutenant général, pair de France, membre du conseil du Roi et gentilhomme de la Chambre.

Il semblait donc qu'accablé des témoignages de la munificence royale, il n'eût rien à souhaiter. Ce n'était là que l'appa-

rence. En réalité, il portait un triple deuil, ayant perdu dans l'exil sa femme, sa bru et son fils unique. Des êtres qu'il avait chéris, il ne lui restait qu'une petite-fille. Recueillie et élevée par lui, il l'adorait. Il n'en était pas moins malheureux d'être sans héritier mâle. La mort prématurée de son fils planait sans cesse sur son bonheur.

Ce souvenir assombrissait son esprit, naturellement inquiet, soupçonneux et vindicatif, faisait de lui un homme aigri, désabusé, impitoyable aux ennemis de la royauté. Seule, sa petite-fille pouvait se flatter d'exercer quelque influence sur ce cœur cuirassé dans ses déceptions et sa vanité. Elle seule avait l'art de l'amollir. A son contact, il s'adoucissait.

Comme il arrivait sur le perron du palais, sa physionomie se transforma et ses yeux s'éclairèrent d'un rayon de joie. C'est qu'il venait d'apercevoir Mademoiselle Amélie de Noyan. La tête à la portière du carrosse — une tête noyée dans les boucles blondes que couvrait un de ces chapeaux dits cabriolets qui étaient alors à la mode, — elle lui souriait. Tout en la saluant de loin, il admirait sa délicieuse figure grave et douce en laquelle il retrouvait quelque chose des traits de son fils, qu'il pleurait toujours.

Il gagna la voiture, y prit place à côté d'Amélie.

« Ne vous ai-je point fait attendre, grand-père ? » demanda-t-elle en lui baisant la main.

— Non, chère enfant. La séance finit à l'instant. Où souhaitez-vous aller ?

— Madame la duchesse de Berry m'a fait savoir qu'elle me recevrait aujourd'hui.

— Aux Tuileries ! ordonna le marquis au valet de pied. Pendant que vous serez chez Madame, ajouta-t-il s'adressant à sa petite-fille, j'irai faire une visite au Roi. Je veux l'entretenir du débat que nous venons d'avoir aux Pairs. Le comte de Villèle est un ministre pitoyable. »

La voiture était sortie du palais et descendait bon train vers le quai par la rue de Tournon. Brusquement, les chevaux firent un écart. Un lourd camion lancé à fond de train derrière eux



les avait heurtés avec violence en les dépassant. Effrayés par le choc, par les cris de quelques curieux qui s'attroupaient, ils se cabrèrent. Puis, dans leur affolement, ils partirent comme une flèche, droit devant eux, au risque d'écraser les piétons et d'accrocher les véhicules qui sillonnaient la rue.

Abaissant la vitre du devant, le marquis interpella son cocher.

« N'es-tu plus maître de tes chevaux, Gaspard ? »

Sa voix se perdit dans le bruit des roues sur le pavé ; il n'obtint pas de réponse. Inquiet, il regarda sa petite-fille.

« Je n'ai pas peur, grand-père », fit-elle.

Et un peu pâle, sa main dans la main du marquis, elle demeura plus calme qu'il n'eût osé l'espérer.

La course cependant devenait vertigineuse. Les chevaux dévoraient l'espace en lançant des ruades qui imprimaient à la voiture des secousses à la briser. L'une d'elles jeta bas le cocher. Amélie le vit tomber, se relever, courir derrière les bêtes emportées sans pouvoir les atteindre. Quelques hommes courageux, qui tentèrent de les arrêter, ne furent pas plus heureux. De tous côtés, les gens se jetaient épouvantés le long des murailles, levant les bras au ciel en faisant le signe de la croix, tant paraissaient voués à une mort certaine cette jeune fille et ce vieillard qu'on apercevait de profil, ainsi qu'en une vision rapide et troublante.

Encore quelques minutes et l'équipage, entraîné comme dans un tourbillon, allait arriver au quai. Il approchait de l'extrémité la rue de Seine, qu'alors comme aujourd'hui barraient les bâtiments de l'Institut. Là était le péril, contre ce mur où les chevaux semblaient prêts à se ruer et où viendrait se briser la voiture, ébranlée déjà par leurs mouvements désordonnés.

Ce péril, le marquis et Mademoiselle de Noyan en mesurèrent l'un et l'autre l'étendue d'un simple coup d'œil, sans s'être dit un mot. Alors Amélie se pressa contre son grand-père, l'enveloppa de ses bras et soupira :

« Embrassons-nous, mon cher aimé, et recommandons notre âme à Dieu. Je crois bien que c'en est fait de nous. »

« Oh ! ma fortune à qui la sauvera ! » s'écria-t-il en se dégageant de l'étreinte d'Amélie qui le tenait captif et en se penchant hors du carrosse, les bras tendus, appelant éperdument du secours.

Se sentant perdue, Amélie s'était renversée dans le fond de la voiture, la tête sur les coussins, voilant de ses mains tremblantes sa figure blémie par l'effroi. Elle attendait le choc, prête à mourir, récitant à voix basse des prières. Subitement, le carrosse bondit, soulevé au-dessus du sol par un violent recul des chevaux, retomba sur le pavé, une de ses roues brisée, et demeura immobile. A droite et à gauche, les portières furent ouvertes. Amélie d'un côté, le marquis de l'autre, tirés au dehors par des mains libératrices, se trouvèrent debout dans la rue, sains et saufs, avant d'avoir pu comprendre ce qui venait de se passer.

Ils l'eurent bientôt appris par les témoins de cette scène



émouvante. Comme les chevaux allaient atteindre le mur de l'Institut, un jeune homme s'était élancé à leur tête, les saisissant au mors et y demeurant suspendu jusqu'au moment où l'un d'eux, en se débattant, s'était abattu entraînant l'autre dans sa chute. Des passants, électrisés par l'exemple de cet intrépide garçon, avaient couru à son aide, contenant les chevaux et conjurant ainsi un irréparable malheur.

Maintenant rassurée, Amélie cherchait des yeux son grand-père, tandis que des gens se pressaient autour d'elle, avides de savoir si elle n'était pas blessée. Ayant hâte de remercier son sauveur, elle s'informait de lui quand on le lui montra, porté par quelques personnes qui venaient de le relever sans connaissance, frappé en pleine poitrine par le timon au moment où les chevaux étaient tombés.

« Est-il mort ? » interrogea-t-elle frémissante.

— Non, Mademoiselle, il respire, lui répondit-on.

Le marquis, mis au courant, s'approcha.

« Y a-t-il près d'ici un hospice où puisse être transporté ce malheureux ? » demanda-t-il.

— Oh ! grand-père ! à l'hospice, celui à qui nous devons notre salut ! s'écria Mademoiselle de Noyan.

— Où voulez-vous donc qu'on lui donne des soins ?

— Mais, chez nous, grand-père, à l'hôtel de Noyan.

— Ce sera comme vous voudrez. »

Se résignant de mauvaise grâce, il jeta un ordre aux inconnus groupés autour de lui. Bientôt, à défaut de son équipage, qui ne pouvait momentanément servir, arrivèrent deux fiacres qu'on était allé chercher sur le quai. Dans l'un, on hissa le blessé, toujours inanimé, auprès duquel s'assit, pour le soutenir durant le trajet, un médecin qui s'était trouvé là tout à point. Amélie et son grand-père montèrent dans l'autre et on se mit en route pour l'hôtel de Noyan.

Naturellement la foule suivit. Le marquis en conçut un violent déplaisir. S'il l'eût osé, il eût fait disperser l'attroupement par la police, comprenant bien que cette manifestation sympathique n'allait pas à lui, mais au jeune homme qui s'était si vaillamment dévoué pour porter secours à des gens en péril, quoiqu'ils lui fussent étrangers. Par bonheur, la distance fut bientôt franchie. Les portes de l'hôtel de Noyan s'ouvrirent pour laisser entrer les voitures dans la cour et se fermèrent aussitôt au nez des curieux. Ils ne purent donc voir les domestiques du marquis, accourus à son appel, transporter de la voiture dans un salon du rez-de-chaussée le jeune homme évanoui, l'étendre sur un canapé et, tandis qu'on lui préparait une chambre, le médecin le palper et l'ausculter pour s'assurer que ses membres étaient intacts.

M. de Noyan et Amélie suivaient avec anxiété cette opération. Ils respirèrent, allégés d'une poignante angoisse, quand le médecin eut affirmé qu'il n'y avait nulle trace de fracture sur le corps du blessé et qu'en dépit de son évanouissement, il suffirait de peu de jours pour achever sa guérison.

« Nous le garderons jusqu'à ce qu'elle soit complète, affirma Mademoiselle de Noyan. N'est-ce pas, grand-père ? »

— Ajoutez que nous le récompenserons, dit le marquis.

— Il faudrait savoir qui il est, reprit Amélie. S'il a des parents, il serait nécessaire de les prévenir.

— Nous allons pouvoir l'interroger, fit vivement le médecin ; il revient à lui.

— Oh ! Dieu soit loué ! » soupira la jeune fille.

Et transfigurée, plus émue encore qu'au moment où elle l'avait cru mort, elle regarda tout attendrie ce blessé d'une physionomie à la fois fière et douce sous sa pâleur et dans son immobilité. Maintenant, il ouvrait les yeux, de grands yeux sombres remplis d'étonnement, et les reposait tour à tour sur les personnes qui lui prodiguaient des soins.

« Que m'est-il donc arrivé ? »

Le marquis se pencha sur lui.

« En nous portant secours, à ma petite-fille et à moi, dit-il, vous avez été victime de votre courage. Heureusement, le docteur répond de vous. Vous en serez quitte pour quelques jours de repos que vous passerez ici, chez moi. »

— Mais, qui êtes-vous, Monsieur ?

— Je suis le marquis de Noyan. »

En entendant ce nom, le jeune homme eut un violent tressaillement. Ses traits, déjà défaits, se décomposèrent sous une poussée de colère et de terreur. Il se souleva en s'écriant :

« Qu'on m'emmène ! Je ne veux pas rester dans cette maison ; je ne veux pas ; je ne veux pas ! »

Il s'agitait et se débattait entre les bras du médecin, qui s'était jeté sur lui et s'efforçait de le contenir. Soudain, ses regards rencontrèrent la figure d'Amélie, bouleversée par ses cris et baignée de larmes. Il croisa les mains et on l'entendit murmurer : « Sa petite-fille ! »

Son agitation parut s'apaiser. Ses traits gardèrent encore une expression de surprise et de défiance. Mais, l'expression d'horreur qu'ils avaient d'abord trahie s'effaçait. Alors Amélie le questionna.



« On dirait que le nom de mon grand-père vous a rappelé quelque pénible souvenir, lui dit-elle.

— Je l'entendais prononcer pour la première fois, répondit-il avec assurance.

— Pourquoi donc vouliez-vous nous quitter, vous dérober à notre sollicitude ?

— Ai-je dit que je voulais me dérober ? fit-il, redevenu maître de lui et comme si la question l'étonnait. C'est donc que j'avais perdu la raison ? Je n'éprouve que reconnaissance pour les soins qu'on me donne. »

Il l'affirmait et force était de le croire, et comme, d'autre

part, le médecin déclarait au marquis et à Mademoiselle de Noyan que la secousse que venait de subir ce jeune homme avait pu provoquer en lui un trouble cérébral momentané, ils parurent se laisser convaincre qu'il disait la vérité.

« Ne pouvons-nous savoir qui vous êtes ? recommença le marquis. Ne voulez-vous pas faire appeler votre famille ?

— Je n'ai pas de famille, répliqua durement le blessé. Je suis seul au monde. Je me nomme Durosnel, étudiant en droit. »

« Ne parlez plus, ordonna le médecin avec douceur. Nous allons vous transporter dans la chambre que M. le marquis a



fait préparer pour vous. Si vous êtes docile, vous en sortirez dans trois jours, entièrement rétabli. »

Mais, Durosnel semblait ne pas entendre. Il suivait d'un regard obstiné Mademoiselle de Noyan qui, sur un signe de son grand-père, se retirait, et dans ce regard qu'elle sentait peser sur elle, il y avait tout à la fois de l'admiration et de la haine.

\* \*

L'accident survenu au marquis et à sa petite-fille avait eu de nombreux témoins, et parmi eux, les pairs de France qui, sortis du Luxembourg en même temps que leur collègue, avaient vu ses chevaux s'emporter. La nouvelle s'en était donc très vite répandue dans la haute société de Paris, et durant toute la soirée, il y eut à l'hôtel de Noyan affluence de visiteurs. Amélie aida son grand-père à faire les honneurs de ses salons. Il était près de minuit quand elle put enfin rentrer chez elle, se remettre des émotions de cette journée et songer librement à ce jeune inconnu que des circonstances dramatiques avaient conduit sous le toit où elle vivait.

En le voyant au moment où on le relevait inanimé dans la rue, elle s'était sentie tout à la fois pénétrée de reconnaissance pour son héroïque dévouement et favorablement impressionnée par sa jeunesse et l'élégance native qu'il conservait jusque dans cette immobilité de laquelle elle avait tout d'abord conclu qu'il était mort en voulant la sauver. Elle aurait beau vivre des années et des années, elle garderait toujours dans sa mémoire et dans ses yeux la vision de cette figure décolorée, sans vie, dont les longs cheveux noirs qui l'encadraient avivaient la blancheur, et tou-

jours elle se souviendrait de l'émotion poignante dont elle avait été saisie lorsque, les yeux du blessé s'entr'ouvrant, elle en avait vu la flamme se répandre sur sa face blémie.

Mais si vivace et si durable que fût ce souvenir, il s'en fallait de beaucoup qu'elle en fût troublée au même degré que par celui des propos qu'avait tenus Durosnel en reprenant connaissance et en apprenant qu'il avait été recueilli chez le marquis de Noyan. C'est en vain qu'il s'était ensuite efforcé de se dominer, de racheter ses premières paroles, de s'appliquer à les faire oublier et de se montrer reconnaissant du traitement dont il était l'objet ; Amélie ne pouvait s'y tromper et ne s'y trompait pas. Entre son grand-père et lui, bien qu'ils ne se fussent, croyait-elle, jamais vus, il y avait un mystère, un événement qu'elle ignorait et qui avait laissé dans le cœur de Durosnel une trace douloureuse et profonde.

Quel était cet événement ? Où s'était-il accompli ? De quelle époque datait-il ? Lui créait-il des devoirs à elle-même, et si le marquis de Noyan avait eu dans le passé des torts graves envers ce jeune homme, n'était-ce pas à elle de les réparer ? Mais pour les réparer, il fallait savoir, et elle ne savait rien.

En pensant à ces choses une fois seule, l'idée lui vint d'interroger son grand-père, de lui confier ses anxiétés et ses doutes. Mais elle eut vite renoncé à lui en faire part. Elle connaissait son caractère orgueilleux et despotique. A supposer qu'il y eut dans sa vie passée un acte répréhensible ou même un remords, il ne le confesserait pas. Quoi qu'il eût fait, il n'était pas homme à s'en repentir. Dans cette âme intraitable il n'y avait nulle place pour les regrets.



Convaincue qu'elle ne pouvait et ne devait compter que sur elle-même pour s'instruire de ce qu'elle tenait à savoir, elle songeait maintenant à avoir avec son sauveur un entretien et à lui demander nettement pour quels motifs il avait, à peine arrivé chez M. de Noyan, voulu en sortir.

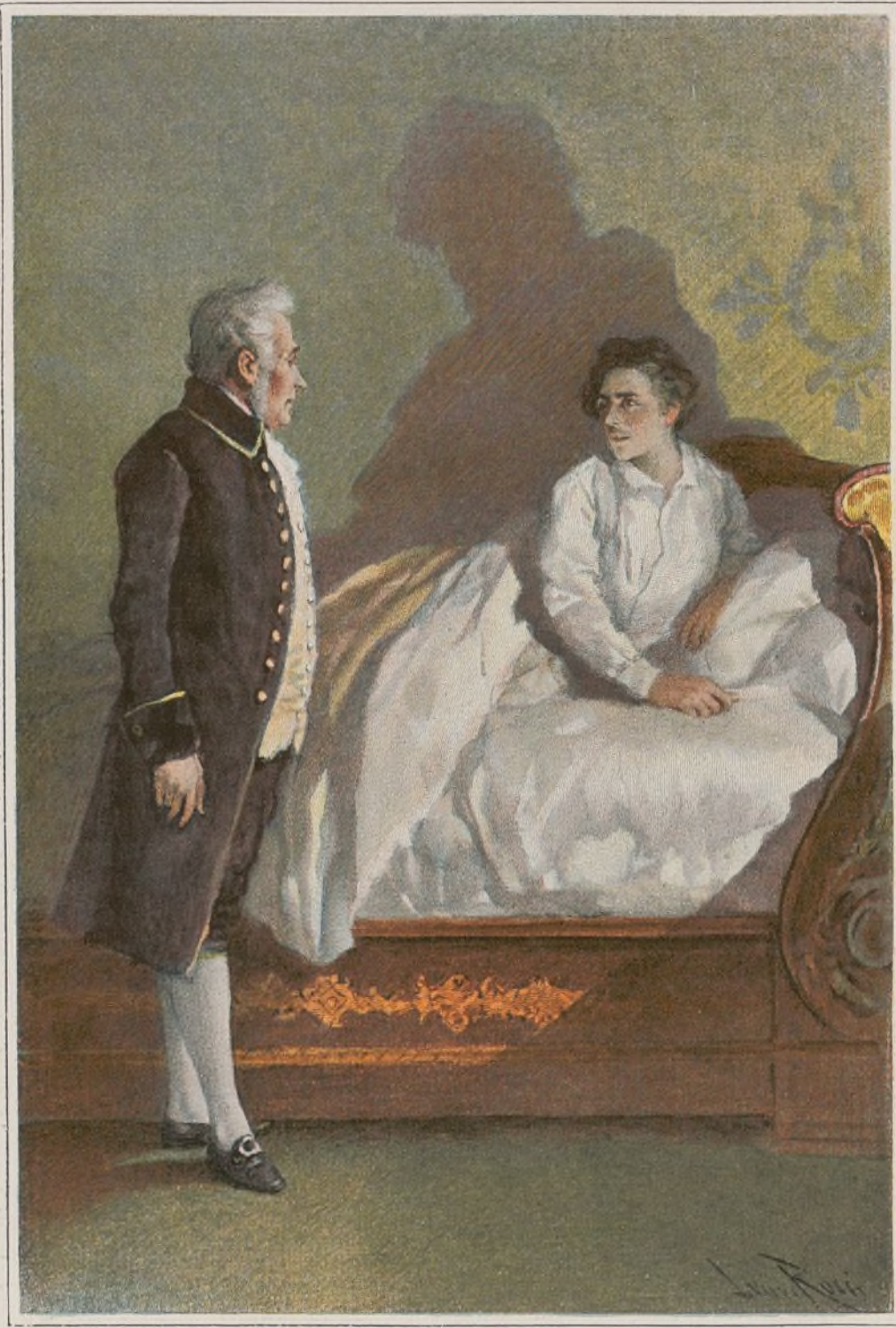
Peut-être, après tout, se trompait-elle; peut-être ses scrupules étaient-ils sans fondement et l'horreur manifestée par son sauveur quand M. de Noyan s'était nommé n'était-elle, comme l'avait affirmé le médecin, que la conséquence d'un égarement passager. Cela se pouvait, assurément, mais elle ne recouvrerait sa tranquillité d'âme et la paix de sa conscience qu'après en avoir acquis la preuve.

Sa décision prise, elle aborda résolument les difficultés qu'elle avait à vaincre pour la réaliser. En apparence, rien de plus simple que l'exécution de son projet; en réalité, rien de moins aisé. A de certaines hauteurs, les existences se compliquent des habitudes, des usages, des convenances. Comment s'y prendrait-elle pour se ménager quelques instants de tête-à-tête avec cet étranger, pour se trouver seule avec lui? Cette question se posa dans son esprit sans qu'elle y pût d'abord répondre. Puis, en la creusant davantage, elle ne trouva qu'un moyen de la résoudre. Il consistait à aller sans plus tarder trouver Durosnel.

On avait laissé dans sa chambre, pour la durée de la nuit, un des domestiques du marquis. Cet homme était dévoué corps et âme à Mademoiselle de Noyan. Elle était aussi sûre de sa discrétion que de son dévouement. Elle l'éloignerait du lit où elle croyait le blessé couché sans cependant le faire sortir de la chambre. Ainsi il serait présent à l'entrevue, ce qui rassurerait les convenances, et n'en entendrait rien, ce qui rassurerait par avance Amélie. Cette décision fut prise aussi vite que les autres, et comme sonnait la demi de minuit, la jeune fille, une bougie à la main, quitta son appartement, tranquillisée par cette circonstance que son grand-père avait dû déjà rentrer dans le sien.

A la même heure, Durosnel, qui s'était endormi à la fin du jour, après le départ du médecin, s'éveillait surpris encore de se trouver dans des lieux inconnus. Il promena tout autour de lui des regards étonnés. A la vacillante clarté de la veilleuse, il aperçut, sommeillant dans un fauteuil, le domestique à la garde duquel on l'avait confié. Alors la mémoire lui revint et ses souvenirs prirent corps.

Il se voyait entrant dans la rue de Seine, épouvanté tout à



coup par le spectacle de ces chevaux affolés qui traînaient après eux, dans leur course furieuse, un carrosse armorié et s'élan-

çant d'un bond pour les arrêter. Un choc dans la poitrine, une commotion douloureuse, il ne se rappelait rien de plus, sinon qu'ensuite il était revenu à lui, étendu sur un canapé, dans un vaste salon, ayant à ses côtés une belle jeune fille et un vieillard.

« Le marquis de Noyan! » murmura-t-il.

De nouveau, comme lorsqu'il avait entendu prononcer ce nom, il sentait une vieille haine gonfler son cœur sans que cette fois le souvenir de Mademoiselle de Noyan, dont la présence en avait arrêté l'explosion sur ses lèvres, pût l'arrêter dans sa pensée.

« Noyan! l'homme fatal par qui mon père est mort! se disait-il, quelle ironie du destin t'a mis sur ma route et a voulu que ta petite-fille et toi, toi mon ennemi sans le savoir, me fussiez redevables de la vie! »

Il souriait amèrement en songeant à ce que présentaient d'ironique ces jeux du hasard qui avaient fait son obligé de celui qu'il appelait son ennemi. Puis, sa mémoire continuant à raviver les incidents de cette journée, il se souvint des paroles par lesquelles s'était d'abord exprimé son ressentiment, comment ensuite, en admirant la fine et fière beauté de Mademoiselle de Noyan, il s'était soudain calmé et avait eu assez d'empire sur lui-même pour taire son vrai nom, qui eût révélé les causes de sa colère, et prendre un nom d'emprunt.

« J'ai eu tort, pensait-il, j'aurais dû cracher ma légitime indignation à la face insolente de ce personnage sinistre. »

Mais, brusquement, son regret s'atténua. Il pensait à la jeune fille, dont la grâce pure avait ramené l'apaisement dans son cœur. Pouvait-il se repentir d'avoir subi les effets de cette grâce incomparable? Mademoiselle de Noyan n'était-elle pas innocente du crime de son aïeul? Et il la revit en tout l'éclat de sa beauté de blonde, l'émotion dans les yeux, penchant sur lui son buste aux lignes délicates et lui touchant le bras de ses blanches mains de patricienne au moment où elle l'interrogeait.

Agité par la brusque résurrection de ces faits émouvants, il sentit un frisson de fièvre le secouer, imprimer à son corps une violente secousse. Elle le souleva sur son lit, l'y fit retomber, et il fut tout étonné de constater que sa souffrance physique avait disparu. Il n'éprouvait plus qu'un vague endolorissement dans la poitrine à l'endroit où le timon de la voiture l'avait frappé. Il était guéri, moins encore par les remèdes qu'avait ordonnés le docteur que par le repos qu'il venait de prendre.

Mais ses mouvements avaient tiré le domestique de sa somnolence. Cet homme se levait, s'approchait du lit, demanda si ses soins étaient nécessaires.

« Les soins me sont désormais inutiles. Je suis rétabli et je partirai demain matin. » Le domestique se récriait. Durosnel reprit: « Je n'ai plus besoin de vous et vous pouvez regagner votre chambre. »

— Je n'en ferai rien, monsieur. M. le marquis m'a bien recommandé de ne pas m'éloigner.

— Il me croyait plus souffrant que je ne suis. Retirez-vous; je désire être seul pour le reste de la nuit. »

L'ordre était formel. Après un dernier et vain effort pour imposer ses bons offices, le domestique obéit. Une fois seul, Durosnel retomba dans ses réflexions, réflexions amères, réflexions irritées qu'exaltait et envenimait son ressentiment déchainé. Ce ressentiment puisait sa force dans une involontaire évocation du passé qui ramenait des images sanglantes devant les yeux de ce malheureux héritier d'un vaillant soldat victime des discordes et des malheurs de la patrie: ce soldat, son père, envoyé par Louis XVIII contre le revenant de l'île d'Elbe pour arrêter sa marche victorieuse, embrassant sa cause, mettant à son service son épée et ses soldats; puis, Napoléon vaincu et les Bourbons revenus, son père traduit devant un conseil de guerre que présidait le lieutenant général marquis de Noyan, condamné à mort et fusillé.

Et ces images, tant et tant de fois évoquées depuis dix ans, dont la contemplation avait assombri la jeunesse de Durosnel, rallumaient dans son âme généreuse et ardente un violent désir de tirer vengeance de ce crime juridique et de son auteur, de l'assassinat et de l'assassin. Cette vengeance, il y songeait depuis longtemps, depuis le jour où, tout enfant, quelques heures avant l'exécution, il avait reçu de son père de suprêmes adieux et de solennelles recommandations.

« C'est Noyan qui me tue! lui avait dit le condamné, ne l'oublie pas et venge-moi! »

Il s'était juré d'obéir, et au cours des années qui s'écoulaient et faisaient de lui un homme, sa résolution n'avait cessé de se fortifier, d'abord là-bas, au fond de sa province, où une vieille tante l'élevait dans la tristesse et l'isolement, puis à Paris, où il était venu quelques mois avant, sous le prétexte de se livrer à l'étude du droit, mais en réalité pour tenir son serment. Le tenir, comment? Le matin en se levant, le soir en se couchant, il se le demandait sans trouver, et après cette journée qui l'avait mis inopinément en présence du marquis, il se le demandait encore sans trouver davantage, car, tenté de tuer son ennemi, il ne parvenait pas à s'y résoudre.



Soudain, sa figure s'éclaira d'un rire mauvais. Il songeait à Mademoiselle de Noyan; tout naturellement, sans révolte, il envisageait la possibilité de se venger sur elle en la séduisant et en imprimant au nom qu'elle portait une ineffaçable flétrissure.

Atteindre le grand-père dans la petite-fille, quel châtement! Quel plus sûr moyen d'assouvir sa haine! Mais, presque aussitôt il fut saisi de remords, de honte, d'un profond dégoût de lui-même, terrifié d'avoir pu concevoir cette action abominable, et il fondit en larmes en constatant que devant la grâce virginale de Mademoiselle de Noyan, il serait toujours désarmé, sans force pour frapper.

« Que faire? que décider? soupira-t-il? »

— Pars, lui répondirent sa conscience et sa raison. Tu ne peux accepter l'hospitalité de l'homme que tu détestes et dont tu souhaites le malheur. Rester, c'est t'exposer à devenir infâme... Pars. »

La voix intérieure qui lui donnait ce conseil frappa si vivement son oreille et eut dans son cœur un si vibrant écho, qu'il fut impuissant à protester contre l'arrêt qu'elle venait de rendre. Dominé par cette voix mystérieuse, il se leva, ne sachant encore comment il s'y prendrait pour fuir ni ce qu'il déciderait quant à la vengeance à laquelle il renonçait volontairement alors qu'elle était à portée de sa main. Il s'habillait, dolent et pensif, allant et venant à travers la chambre à peine éclairée, dont le tapis étouffait le bruit de ses pas. Puis, sa toilette achevée, il ouvrit sans bruit la croisée et regarda au dehors.

Elevée à trois mètres à peine au-dessus du sol, cette croisée donnait sur les jardins de l'hôtel, dont il voyait sous la lueur des cieux, au delà d'une avenue de marronniers en fleurs, le mur d'enceinte. Il jugea d'un coup d'œil que sauter de sa chambre dans ces jardins, les traverser protégé par l'ombre des arbres, franchir le mur, ne serait qu'un jeu, et qu'en conséquence, s'il voulait partir, il avait une issue assurée. Tranquille de ce côté, il ferma la croisée, alluma une bougie, et ayant trouvé sur une table du papier, un encrier et une plume, il rédigea fiévreusement une lettre pour le marquis de Noyan.

« Vous m'avez demandé mon nom. Je vous ai menti en vous répondant. Je ne m'appelle pas Durosnel; je m'appelle Edouard Fortin. Je suis le fils du général Fortin, fusillé en 1815, en vertu d'une sentence que vous avez eu le courage de prononcer contre lui. Quand je vous ai arraché à la mort et votre petite-fille avec vous, j'ignorais qui vous étiez. Si je l'avais su, peut-être eussé-je laissé le destin qui vous menaçait tous deux accomplir son œuvre. Mais, le ciel voulait que vous fussiez sauvés par l'enfant dont vous avez assassiné le père, et c'est à lui que vous

devez la vie. Puisse cette circonstance accroître vos remords; ce sera le commencement de ma vengeance.

« Ce n'est pas assez toutefois pour que je la considère comme assouvie. Je ne renonce pas à la compléter à mon jour et à mon heure sous la forme la plus propre à torturer votre cœur autant que vous avez torturé le mien. C'est parce que je n'y veux pas renoncer que je me dérobe à vos bienfaits, quoique je les aie mérités en me dévouant pour vous sans vous connaître; je craindrais en les acceptant, d'affaiblir mon droit de vous faire expier votre crime, droit légitime et sacré que j'entends exercer tôt ou tard.

« Si je ne l'ai pas exercé cette nuit alors que j'étais sous votre toit, c'est que j'ai été ému et apitoyé par la présence de Mademoiselle de Noyan. Plus humain que vous, dont l'implacable rigueur m'a fait orphelin, je vous ai épargné en songeant à votre petite fille. Rendez-lui grâce, car c'est elle seule qui vous a protégé. Mais n'espérez pas qu'elle vous protégera toujours. »

Cette lettre écrite et signée, Durosnel ou plutôt Edouard Fortin négligeant de la fermer la mit en évidence sur la table. Puis, il souffla la bougie et se rapprochant de la croisée, il la rouvrit. L'heure de partir était venue. Il s'appuyait à enjamber la barre d'appui pour sauter dans le jardin, lorsqu'à l'improviste il entendit un bruit derrière lui. Vivement, il se retourna et demeura pétrifié en apercevant dans le cadre de la porte, Mademoiselle de Noyan, son bougeoir à la main, clouée au seuil de la chambre, stupéfaite et toute pâle, en le surprenant debout, habillé, prêt à s'enfuir.

\* \*

En se trouvant seuls, au milieu de la nuit, dans cette chambre silencieuse, alors qu'ils se connaissaient à peine et s'étaient si peu vus avant cette heure qui les réunissait de nouveau, ils furent affreusement troublés l'un et l'autre. Ils restaient sans voix, se regardant anxieux :

Amélie fut la première à recouvrer son sang-froid. Elle s'avança vers la table, y déposa le flambeau dont la clarté avait guidé ses pas à

travers les corridors obscurs et désignant à Edouard Fortin la croisée ouverte, elle lui dit avec douceur :

« Veuillez fermer cette fenêtre, Monsieur. »

Déjà surpris par l'entrée inopinée de Mademoiselle de Noyan, il le fut plus encore par la tranquillité avec laquelle elle lui donnait cet ordre. Si maîtresse d'elle, quand lui-même était si bouleversé par sa présence! Que voulait-elle? Que venait-elle lui demander et quels propos si graves allait-elle lui tenir pour qu'avant de parler, elle se préoccupât de n'être pas entendue du dehors?

« Tout le monde dort, fit-il, répondant à la préoccupation qu'il soupçonnait; personne n'écoute.





— Qu'importe, répliqua-t-elle, daignez m'obéir. »  
La courtoisie voulait qu'il cédât; il alla donc fermer la fenêtre. Puis revenant vers la jeune fille, pressé de connaître le motif de son étrange démarche, il reprit, non sans hauteur :

« Vous avez à me parler, Mademoiselle ? »

— Je vous supposais couché et endormi, dit-elle; je croyais trouver ici, veillant sur vous, un de nos serviteurs. J'étais venue afin de l'interroger et de savoir de lui si vous étiez plus calme qu'au moment où je vous ai quitté. Votre agitation m'avait inquiétée; vous avez prononcé de méchantes, d'incompréhensibles paroles.

— Ce n'était qu'une crise accidentelle; elle n'a pas duré; j'ai pu goûter quelque repos et vous voyez, Mademoiselle, qu'il m'a profité puisque me voilà debout.

— Oui, je le vois, déclara Mademoiselle de Noyan, et j'en suis aussi étonnée qu'heureuse, étonnée surtout de vous voir si promptement rétabli et disposé à partir. Car vous partiez quand je suis entrée, ma présence seule vous a retenu. » Elle s'attendait sans doute à une explication, car elle s'arrêta sur ces mots. Mais Edouard ne les ayant pas relevés, elle ajouta d'un accent de reproche :

« C'est donc vrai que vous êtes pressé de vous soustraire à notre reconnaissance ? »

— C'est vrai, » répliqua-t-il vivement, comme si la question lui avait déplu.

Sans se laisser déconcerter par la franchise de la réponse, Amélie continua :

« Pourquoi cette hâte, cette volonté de fuir ? Comment n'avez-vous pas pensé que les habitants de cette maison en seraient offensés et auraient le droit de l'être ? Comment ne vous êtes-vous pas dit que lorsqu'on a été reçu chez un gentilhomme tel que le marquis de Noyan, on ne doit pas en sortir, nuitamment, comme un malfaiteur. »

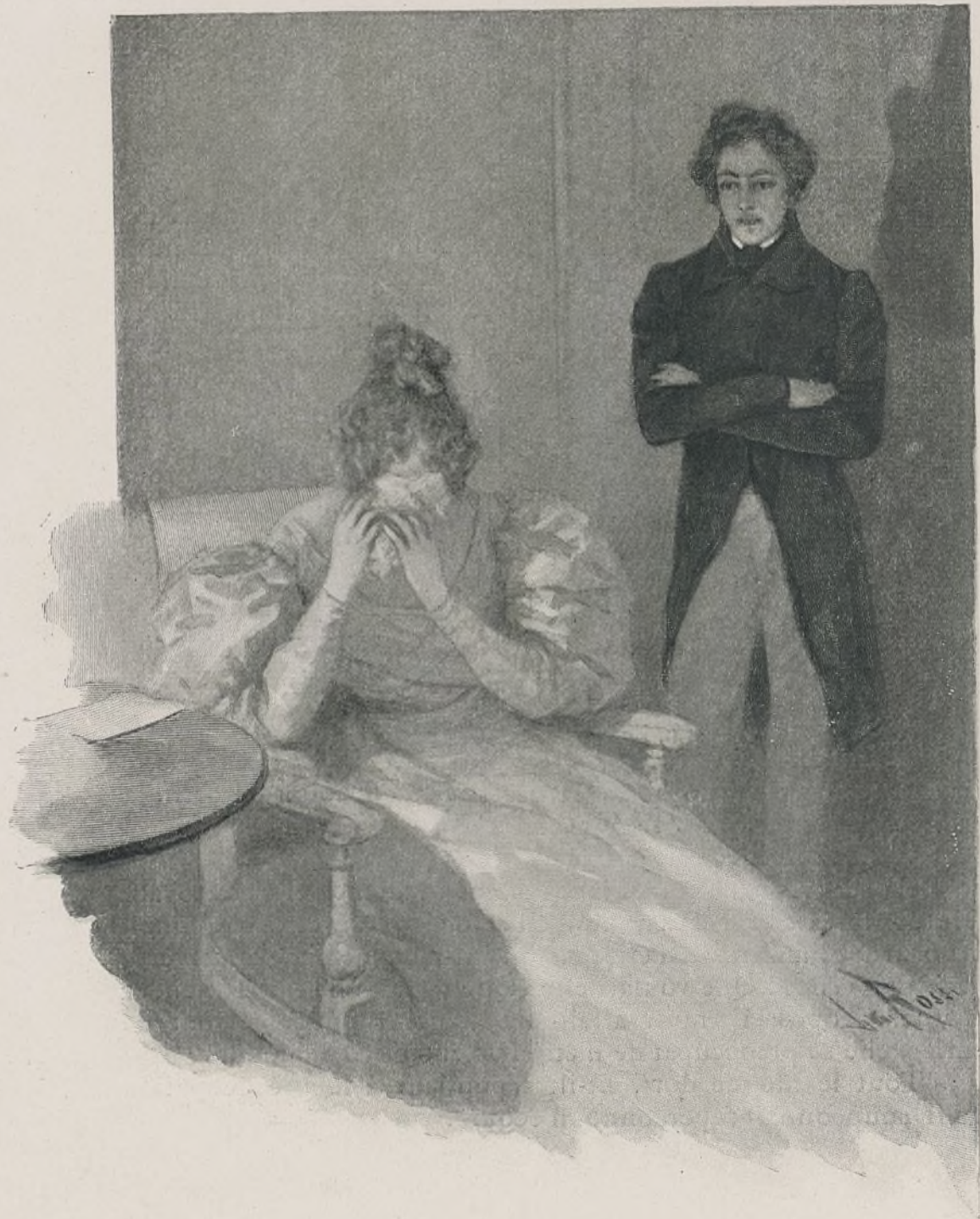
Ces paroles parurent piquer au vif Edouard Fortin.

« Je ne suis pas gentilhomme et n'ai pas cédé à de tels scrupules, s'écria-t-il. Je n'ai pensé qu'à moi. Il ne me convenait pas de rester ici, ni de recevoir plus longtemps l'hospitalité de M. de Noyan et je m'en allais. Je ne dois compte de ma conduite à personne, pas plus à votre grand-père qu'à vous, Mademoiselle, car, ce n'est pas moi, à ce qu'il me semble, qui suis l'obligé. » On sentait dans sa voix une impatience à peine dissimulée, un désir de couper court à ce fiévreux entretien et ce fut d'un ton quasi brutal qu'il répéta : « Non, grâce à Dieu, ce n'est pas moi. »

Une protestation attristée monta dans les yeux d'Amélie.

« Comme vous me parlez durement, monsieur, soupira-t-elle. Que vous ai-je fait ? »

Cette plainte amollit le cœur d'Edouard et l'ouvrit à la pitié. Sa conscience qu'il avait entendue tout à l'heure lui parla de nouveau, plaida pour Mademoiselle de Noyan. Ne serait-ce pas inique d'imputer à l'innocent les actes du coupable ?



« Pardonnez-moi, dit-il j'ai eu tort de m'emporter. Mais, aussi pourquoi cette visite qui a dû coûter à votre orgueil ? Pourquoi ces questions qui blessent le mien ? Pourquoi vous opposer à mon départ ? »

Ce fut au tour d'Amélie de se récrier :

« Pourquoi ? Pourquoi je suis ici, pourquoi je vous interroge, pourquoi je tente de vous retenir, je vais vous l'avouer, Monsieur. Quand mon grand-père s'est trouvé devant vous, j'ai vu tout à coup la haine dans votre regard et dans vos paroles, comme si le nom qu'il venait de prononcer eût été pour vous un objet d'horreur. Vous vous êtes ensuite efforcé de dissimuler. Mais, je suis clairvoyante et vous n'avez pu me tromper. De votre langage indigné, de votre colère, est résultée pour moi la certitude que lorsque vous êtes entré dans notre maison, M. de Noyan ne vous était pas inconnu. A supposer qu'avant ce jour vous ne l'eussiez jamais rencontré, assurément, vous aviez entendu parler de lui. Où ? Quand ? Comment ? C'est ce que j'ai voulu savoir de vous. Oui, je suis venue pour le savoir, fit-elle avec énergie, et vous ne partirez pas sans me l'avoir dit. Alors que vous avez mérité notre éternelle reconnaissance par votre dévouement, il serait trop cruel de vous refuser à cette explication nécessaire. Quel motif avez-vous de nous haïr ? »

— Je ne vous hais pas, Mademoiselle, répondit Edouard dont l'émotion redoublait. Je n'ai pu concevoir pour vous, encore que nous soyons étrangers l'un à l'autre, que du respect, de l'admiration, de l'estime. Je suis heureux de vous avoir rendu service et vous vous méprenez en m'attribuant d'autres sentiments.

— Oh ! je sais bien que je n'ai rien fait pour encourir votre courroux, reprit Amélie qui poursuivait obstinément son idée. Mais je ne suis pas seule en cause, ce n'est pas de moi seule qu'il s'agit; il y a mon grand-père, mon grand-père que je chéris, à qui je dois tout et dont je suis solidaire. Professez-vous pour lui les mêmes sentiments que pour moi ? Allons, Monsieur, parlez. »

Et comme il se taisait :

« Vous voyez que mes soupçons étaient fondés, fit-elle. »

Il essaya de nier encore :

« Je vous répète que vous vous trompez, Mademoiselle. »

Mais au lieu d'être convaincue, elle se fortifiait de plus en plus dans son opinion :

« Je vois bien que vous ne me direz rien murmura-t-elle. C'est mal ! C'est mal de persister à me cacher pourquoi vous vouliez vous éloigner et d'empoisonner, ainsi que vous le faites, la gratitude et la sympathie que je ressens pour vous. »

Gémissante et toute en larmes, elle tomba assise dans un fauteuil près de la table. Debout et silencieux, à quelques pas d'elle, Edouard la contemplait apitoyé par sa douleur, et séduit aussi par son charme, par sa beauté, par sa grâce. Malgré lui, il en subissait l'influence et il s'attristait d'être contraint de torturer cette âme loyale et pure.

« Vous voyez que vous eussiez mieux fait de ne pas venir, » observa-t-il.

Mais Amélie ne l'entendait pas. Ses yeux étaient tombés sur la lettre qu'il avait écrite au marquis de Noyan et à travers ses larmes, elle en commençait la lecture. Soudain elle bondit, s'empara de la feuille volante et demanda :

« Elle est de vous cette lettre ? »

— Ne lisez pas ! Ne lisez pas ! » ordonna Edouard en tentant de la lui arracher.

Mais elle reculait hors de sa portée et brandissant la lettre, elle s'écria :

« Je veux lire et je lirai. »

— Que votre volonté s'accomplisse, » fit-il résigné.

En une minute, elle eut dévoré ces lignes révélatrices. Alors, relevant la tête, elle dit à Edouard :

« La voilà donc cette vérité que vous vouliez me taire... Et c'est pour cela... Je vous plains de toute mon âme, Monsieur... Le général Fortin a été la victime de circonstances fatales... Mais vous devriez comprendre qu'en le condamnant, le marquis de Noyan n'a rempli que son devoir. »

Edouard s'élança vers elle et lui prenant la main d'un mouvement de fureur :

« Ne me parlez pas ainsi si vous ne voulez me pousser à bout, dit-il avec exaltation. Je ne puis entendre de telles paroles. La faute commise était de celles qui ont droit à la clémence, au pardon. Cependant le juge fut impitoyable. Il ne tint compte ni du caractère extraordinaire des événements par lesquels le général Fortin s'était laissé égarer, ni des bienfaits dont l'Empereur avait comblé ce malheureux, bienfaits dont le souvenir fut plus puissant sur lui que le serment qu'il avait prêté au Roi. Il méritait quelque pitié; il avait un fils, un enfant alors, que son supplice allait faire orphelin. Le marquis de Noyan ne se laissa pas émouvoir ni par cette considération, ni par d'autres. Ses collègues étaient disposés à l'acquiescement; il les poussa à condamner. Et lorsque la sentence prononcée, les amis du condamné étaient au moment d'obtenir une commutation de peine, ce



bourreau s'appliqua à démontrer à son prince que le général Fortin devait être exécuté. Il ne fut heureux que lorsque l'exécution eut été décidée. Voilà le crime de votre grand-père, Mademoiselle, le crime que je ne pardonne pas. Et c'est parce que je suis résolu à me venger que j'allais partir. Pouvai-je accepter l'hospitalité et les soins de ce juge que j'ai jugé et qui doit un jour périr de mes mains ? »

Edouard s'arrêta. La véhémence de ses accents avait épuisé ses forces. A le voir défaillant, la pâleur aux joues, Amélie convaincue de la légitimité de ses reproches était saisie à la fois de compassion et de terreur. La douleur de ce jeune homme l'avait émue jusqu'aux larmes ; mais sa colère la faisait frémir. Elle songeait à son grand-père, aux périls dont il était maintenant menacé. Sous l'empire de ce double sentiment, elle s'agenouilla :

« Pardonnez, supplia-t-elle.

— Jamais, affirma Edouard, avec dureté.

— Alors, s'il vous faut quand même une victime expiatoire, vengez-vous sur moi, » reprit Amélie.

Au lieu d'attendrir Edouard, cette supplication l'irritait.

« Me venger sur vous, dit-il amer et railleur, j'y avais songé. Mais, outre que ce serait infâme de vous faire expier le crime d'un autre, je ne pourrais aller jusqu'au bout de ma vengeance si je tentais de l'accomplir sur vous. A chacun la responsabilité de ses actes. Vous n'êtes responsable que des vôtres et vous ne m'avez jamais fait de mal. Trêve de prières, Mademoiselle. Les prières sont inutiles. Ce qui doit être sera. »

Un silence suivit cette déclaration. Mais, il ne se prolongea pas.

« Eh bien, non, fit Mademoiselle de Noyan, je ne vous laisserai pas châtier un crime par un autre crime. Quoi que vous entrepreniez contre mon grand père, vous me trouverez toujours devant lui. Pour l'atteindre, vous serez obligé de marcher sur moi. C'est de lui seul, dites-vous, que vous voulez vous venger. Comment n'avez-vous pas compris que tout ce qui le touche me touche et que vous ne pourriez l'atteindre et le frapper, sans m'atteindre et me frapper moi-même ? » Croyant l'avoir ébranlé par cette menace, elle s'empara de ses mains, les arrosa de ses larmes, en continuant à supplier :

« Faites grâce, Monsieur. Ne vous arrosez pas le droit de punir. Ce droit n'appartient qu'à Dieu. Et puis, songez à moi qui suis innocente et que vous frapperiez aussi, en frappant l'aïeul que je chéris. Faites grâce... »

Il voulait se soustraire à l'étreinte fiévreuse qui l'avait enveloppé. Mais, Mademoiselle de Noyan s'était cramponnée à lui et déjà il se demandait s'il parviendrait à se délivrer d'elle autrement qu'en l'exauçant, lorsque changeant soudain de ton, elle lui dit : « Ah ! si vous cédiez à mon ardente prière, si vous me donniez cette joie, cette joie immense de renoncer à vous venger, nul sacrifice ne serait au-dessus de ma volonté pour vous prouver ma gratitude. »

La résistance d'Edouard Fortin était déjà bien ébranlée par l'assaut inattendu qu'il subissait depuis quelques instants. Il avait eu beau se raidir pour le déjouer, l'adorable créature qui se

trainait à ses pieds était plus forte que lui. Ce n'est que par un dernier effort de son énergie qu'il luttait encore contre les puissantes armes dont elle disposait. Mais, les énigmatiques paroles qu'elle venait de prononcer achevèrent sa défaite.

« Que parlez-vous de sacrifice ? demanda-t-il. Que pourriez-vous pour moi, si je pardonnais ? »

Elle se redressa, le regard illuminé par l'espérance.

« Si vous pardonnez, s'écria-t-elle, ce ne serait pas trop de toute une vie de dévouement et de tendresse pour récompenser votre magnanime renoncement.

— Vous m'épouseriez ! répondit-il d'un air de doute. Vous m'épouseriez, pauvre, obscur, ne possédant rien que mon nom ! Vous m'épouseriez, vous ! la fière descendante des Noyan !

— Je vous épouserais si vous pensiez que par moi vous trouveriez le repos, le bonheur.

— Mais, votre père si vain de son rang, de sa naissance ?

— Je serai majeure dans un an, répliqua fièrement Amélie.

— C'est donc là ce que vous appeliez un sacrifice, » dit-il défiant.

— J'ai eu tort d'employer ce mot, protesta-t-elle, car me donner à celui dont j'aurais éprouvé la générosité, la grandeur d'âme, la noblesse morale, à celui qui pour moi, aurait fait litière de ses ressentiments, ce ne serait pas un sacrifice. J'ai voulu dire, et je le redis dans toute la sincérité de mon cœur, que quel que

soit le prix que vous mettiez à votre clémence, je suis prête à le payer, dût-il consister en un don entier de moi-même et qu'après avoir payé ainsi, je serai sans regrets. »

En prononçant ces mots, elle laissait tomber sur Edouard Fortin un regard tout embrasé des ardeurs d'une âme qui se donnait, en cet instant solennel, librement et à jamais.

Cette fois, il fut vaincu. Sans rien répondre, il prit avec douceur aux mains d'Amélie sa lettre froissée ; il la mit en morceaux ; puis, d'une voix qui tremblait, il soupira :

« Merci, Mademoiselle, merci et adieu. »

— Vous partez ? dit-elle, éperdue.

— Je pars, je dois partir, car, je ne peux, en vérité, accepter ce que vous avez eu raison d'appeler un sacrifice ; si je restais plus longtemps, peut-être perdrais-je le courage d'écarter la suprême félicité que vous m'avez offerte. Mais, soyez rassurée ; j'ai pardonné et vous n'entendrez plus parler de moi. »

Il allait rapidement vers la croisée et la rouvrit. Amélie se précipita pour l'arrêter. Mais, il avait été plus prompt qu'elle et s'élançait d'un bond au dehors. Dans la nuit claire, elle le vit traverser en courant le jardin et disparaître sous les futaies. Alors un grand

bouleversement s'opéra dans son cœur qu'avaient exalté au delà de la raison les émotions de cette inoubliable nuit. Elle sentit que l'amour y entraînait victorieux. Elle se pencha suppliante comme si elle espérait encore ramener Edouard à ses genoux. Vain espoir. Elle ne le voyait plus. Elle entendait encore le bruit de ses pas ; puis le bruit cessa et d'une voix faible comme le souffle de la brise qui secouait les arbres, elle soupira :

« Je le retrouverai. »

ERNEST DAUDET.

(Illustrations de Lucius Rossi).

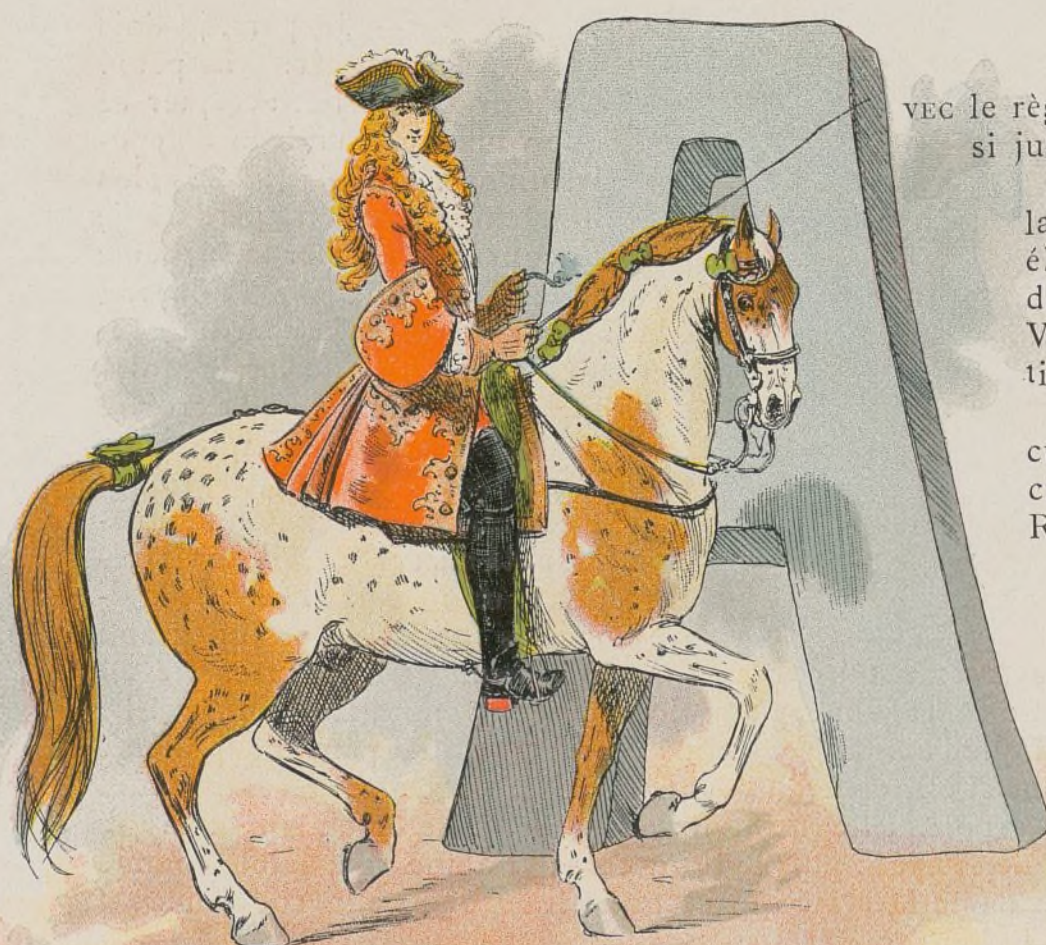






AU COMTE DE COSSÉ-BRISSAC.

« LE CHEVAL N'AIME QUE LES PEUPLES FORTS : IL EST HEUREUX ET FIER DE L'ÉNERGIE DE SON MAÎTRE ; IL GRANDIT AVEC LUI ; MAIS IL S'ÉNERVE ET S'ÉTIOLE CHEZ LES PEUPLES PARESSEUX. »



VEC le règne de Louis le Grand commence la réputation de l'Ecole de Versailles si justement célèbre à tous les titres.

Pendant un siècle, de 1680 environ à 1789, elle est non seulement la première école d'équitation d'Europe, mais encore le foyer d'une élégance raffinée, du goût le plus sûr et le plus délicat, de la politesse et des manières les plus finement distinguées. Avoir fait ses académies à Versailles est, dans toutes les Cours, un brevet d'élégance et de distinction.

Après avoir formé au monde et aux belles manières un nombre incalculable de jeunes gens de tous les pays, cette admirable pépinière d'officiers de cavalerie, d'écuyers et d'hommes du monde, disparaît devant la Révolution.

Mais elle demeure, dans la tradition, le plus parfait modèle de l'élégance, de la bonne tenue à cheval, et de l'accord parfait des aides. L'anglomanie, la néfaste anglomanie, n'y pénétra jamais, tout y resta français, bien français, principes et manières, hommes et chevaux, ceux-ci « puissants dans les hanches et galants dans la bouche », faisant honneur à leurs maîtres.

Lorsque sur la table presque rase il fallut, des débris qu'on rencontrait, reconstruire un édifice qui fût logeable pour une société et où il fût permis de savoir quelque chose, de réussir en quelque art et de violer l'égalité en recevant des leçons, ce furent de rares survivants de l'Ecole de Versailles qui furent employés à refaire des

écuyers et à constituer une Ecole nationale d'Equitation. Cette école eut au moins le mérite de sauver ce qui pouvait être sauvé, de renouer la chaîne de la tradition. Ses principaux écuyers furent Coupé, Jardin, Gervais, Cordier, Rousselet, presque tous anciens piqueurs des Ecuries du Roi et élèves du prestigieux marquis d'Abzac.

C'est donc l'Ecole de Versailles qu'il faut invoquer toutes les fois qu'on prétend s'inspirer des bonnes traditions équestres ; c'est d'elle que sortirent les écuyers les plus justement renommés du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles ; c'est d'elle enfin, par les Laucosmes



L. VALLET



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1898 by Jean Boussod, Manzi, Joyant & Co.

AU MANÈGE







Brève et les D'Aure, que procède l'Ecole qui s'efforce de maintenir et de perpétuer en France un mode national d'équitation, une Ecole qui seule vaut d'être appelée ainsi et qui, par l'accord entier de l'homme et de la bête, obtient de celle-ci le maximum d'efforts avec le minimum de dépense pour celui-là.

\* \*

Tout n'est-il pas merveilleux, en ce merveilleux XVIII<sup>e</sup> siècle!



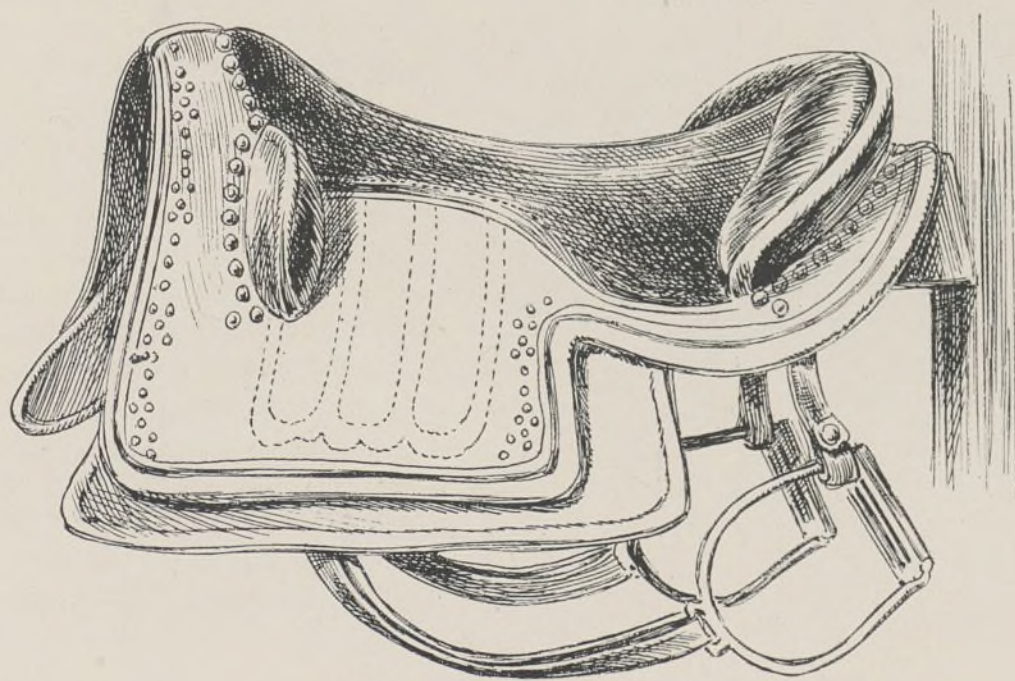
CHAISE DE POSTE A CUL-DE-SINGE, AVEC LES « BADINANTS ».

La mode française, la langue française règnent en maîtresses dans toute l'Europe. En pourrait-on en dire autant aujourd'hui? Et l'anglomanie, qu'on pourrait bien appeler l'anglomaladie, n'a-t-elle pas troublé bien des cervelles, surtout en ce qui regarde le cheval? Si l'on n'y prend garde, les civils mettant tout leur « chic » à monter comme des lads à l'entraînement, bientôt les officiers, qui jusqu'ici ont cependant conservé seuls les saines et bonnes traditions, monteront comme des jockeys plutôt que comme des écuyers. Ne s'en est-on pas, du reste, préoccupé en haut lieu, lorsqu'on a envoyé, pour commander le manège de Saumur, héritier direct du manège de Versailles, un des écuyers les plus brillants et les plus justement appréciés de notre époque, M. Picot de Vaulogé?

\* \*

Pour revenir au XVIII<sup>e</sup> siècle sans quitter l'équitation à l'anglaise, véritable négation de la belle tenue équestre, j'emprunterai à un écuyer également célèbre par ses aventures romanesques et par les justes observations qu'il a écrites sur l'équitation, ces quelques lignes qui résument admirablement les principes ou plutôt le manque de principes qui caractérise l'école anglaise. Pour bien montrer d'abord à ceux qui le pourraient ignorer que Gaspard de Saunier n'est pas un rétrograde, un « vieux pompon », je donnerai d'abord son grand principe : « Moins le cheval a de fer dans la bouche et plus il est à son aise. » J'ajouterai encore que ce partisan des « airs relevés » échappa, pendant les guerres d'Italie, grâce à la vitesse et à la façon de sauter de son cheval, à tout un parti de houzards autrichiens qui le poursuivaient.

Voici donc ce qu'écrivait, vers 1740, Gaspard de Saunier :



SELLE ANGLAISE A LA RAGOTSKI

costumes, architecture, peinture, luxe, goût, éducation. Tout est français, et le goût français prime par toute l'Europe. Tout y est fait pour le plaisir des yeux et la joie de l'esprit; l'art, le goût, cette qualité si éminemment française, sont partout et dans tout. Hommes et femmes, cavaliers et amazones rivalisent de grâce, d'élégance; un nuage de poudre à la maréchale plane dans l'air, affinant les êtres et les choses. Le moindre meuble, le plus petit objet porte l'empreinte d'un goût exquis.

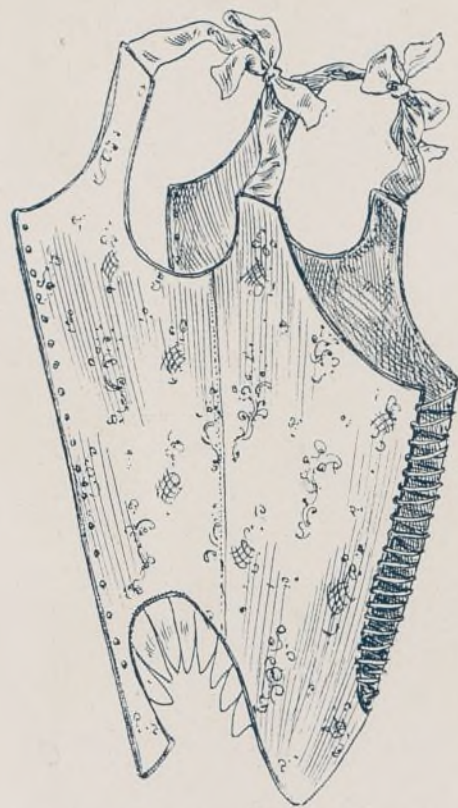
« Autrefois l'Angleterre avait quantité de bons écuyers, mais présentement la nation fait peu de cas de cette science; de manière que si un étranger allait à présent dans ce royaume, fût-il le plus habile qui ait paru dans le monde, n'étant point né en Angleterre, il ne serait ni écouté, ni même regardé. Mais un jeune valet, fort, léger et hardi, capable de monter un cheval de courses à Newmarket ou ailleurs, sera plus estimé, de même que le maître valet qui aurait mis le cheval en haleine en tâchant de gagner sa course; ces deux hommes, dis-je, seront plus estimés que les plus habiles écuyers de l'univers, ce qui provient de ce que les manèges sont présentement négligés en Angleterre.

« Je me souviens aussi que lorsque le roy Jacques quitta l'Angleterre pour passer en France, plusieurs seigneurs et milords le suivirent, et lorsque Louis XIV fut à Fontainebleau, plusieurs de ces seigneurs anglais crurent pouvoir chasser comme chez eux, c'est-à-dire avec leurs bridons et leurs petites selles à l'anglaise; mais ils trouvèrent bien du changement par rapport au terrain et aux bois remplis de montagnes escarpées, rencontrant partout des rochers et des grosses pierres. C'est ce qui obligea Louis XIV de faire aplanir le terrain en beaucoup d'endroits et d'y faire tirer de grandes allées qui répondaient souvent les unes aux autres, ce qui n'était pas auparavant. Louis XIV voulait alors courir le cerf dans une espèce de voiture à quatre roues, ce qui n'est pas la manière des véritables chasseurs, qui doivent toujours suivre la queue des chiens; ce que les piqueurs et les amateurs de chasse faisaient à travers les bois et les rochers. Tous ces lords et seigneurs étrangers, qui estoient présents, prétendoient alors l'emporter sur les François, et c'est en quoi ils auroient réussi, s'ils eussent trouvé un terrain commun dans leur pays; mais avec leurs bridons, leurs petites selles et leurs petites bottines, aussi souples qu'elles doivent l'être dans un manège, pour passer à travers toutes les grandes forêts remplies de bois-taillis, de gros et de petits arbres, entre les rochers et les cailloux, tantôt l'un se cassa la jambe en donnant de vitesse contre les arbres pour éviter les rochers; tantôt, d'autres, ne pouvant conduire leurs chevaux comme ils auroient pu faire avec la bride, les branches d'arbres les emportaient de dessus leurs selles; tantôt, après avoir monté une éminence, trouvant de l'autre côté un précipice, ils ne manquoient pas de faire la culbute, de se casser le cou ou une jambe, faute de pouvoir retenir leurs chevaux qui, quelquefois même, se trouvèrent fort estropiés.

« Je cite tout cela pour l'avoir vu arriver plusieurs fois; mais l'année suivante, je vis ces seigneurs et lords, qui étoient venus en France, obligés de prendre les manières françoises, c'est-à-dire de se servir de brides et de selles vulgairement nommées à la royale, qui ont été inventées pour la commodité de

X. 19





CORPS POUR LES FEMMES QUI MONTENT A CHEVAL

*Louis XIV. Ces seigneurs furent aussi contraints de prendre des bottes fortes, afin de pouvoir passer en sûreté à travers les bois taillis et autres broussailles.* Cette seconde année donc, il ne fut plus question ni de bridons, ni de selles à l'angloise, ni de bottines légères. » Il est juste d'ajouter qu'à l'époque où écrivait Gaspard de Saunier, les forêts n'étaient pas percées comme elles le sont aujourd'hui.

Cette juste appréciation de l'équitation des Anglais n'empêchait en rien d'estimer comme ils le doivent être et comme ils l'ont été de tout temps, les admirables chevaux anglais.

Le roi Louis XV chassait le plus souvent sur des chevaux anglais (ce qui ne veut pas dire sur des CLAQUETTES) de pur-sang; les deux anecdotes suivantes en font foi.

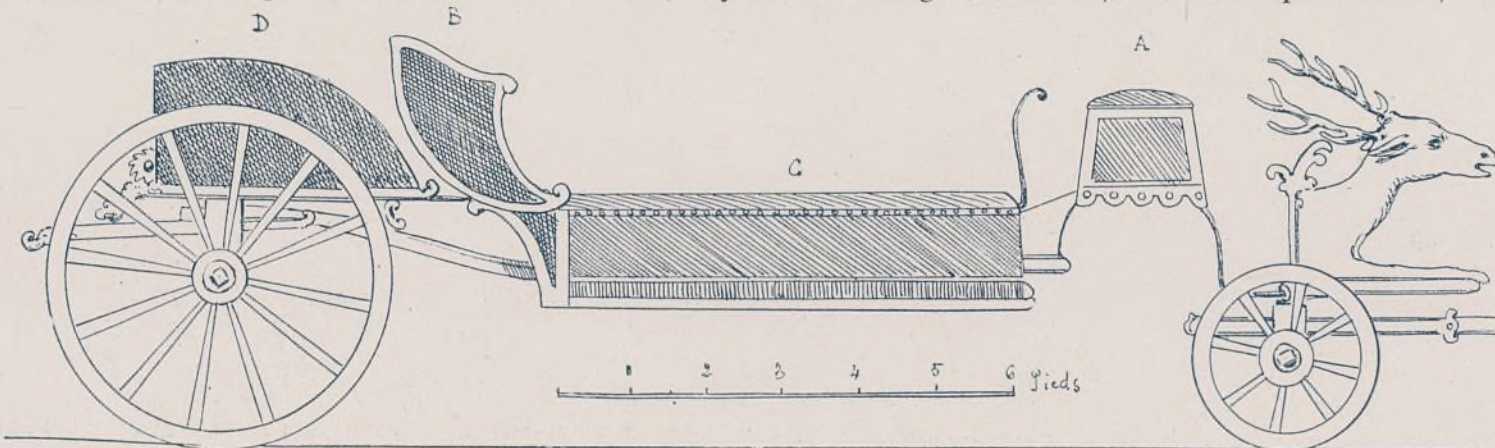
« Il y a quinze jours ou trois semaines que M. de Belle-Isle, étant au lever du Roi, le Roi parla de la difficulté qu'il y avait d'avoir des chevaux anglais pour lui, tant pour la guerre que pour la chasse. M. le prince Charles (Charles de Lorraine, grand écuyer), qui étoit présent, dit qu'il avoit écrit, mais qu'il étoit impossible d'obtenir des passe-ports; le Roi parut extrêmement peiné et affecté de ce refus. M. de Belle-Isle, qui conserve beaucoup de reconnaissance du traitement qu'il a reçus

en Angleterre et de la considération qu'on lui a marquée, se pique de prendre en toutes occasions le parti des Anglais par rapport aux procédés; il assura donc le Roi que ces refus l'étonnoient beaucoup, d'autant plus que pendant son séjour il avoit vu la disposition bien différente des esprits pour ce qui regardoit la personne du Roi. En conséquence de cette conversation, il écrivit à un des amis de M. de Newcastle. Cet ami lui a marqué en réponse que M. de Newcastle n'avoit eu aucune connoissance que le Roi désirât des chevaux pour lui; que les sentiments du roi d'Angleterre et les siens n'étoient pas différents de ce que M. de Belle-Isle en avoit jugé, et que pour le prouver, il lui envoyoit un passe-port pour quarante chevaux pour le Roi. M. de Belle-Isle rendit compte hier au Roi du succès de cette petite négociation; il remettra aujourd'hui le passeport à M. le prince Charles. » (*Mémoires du duc de Luynes*, 31 avril 1746.)

Et la seconde, du même auteur, à la date du 23 octobre 1748: « On me conte hier une anecdote; c'est un fait arrivé depuis deux ou trois mois. Le Roi envoie souvent acheter des chevaux de chasse en Angleterre, tantôt pour la grande écurie, tantôt pour la petite; on choisit pour cette commission des gens connoisseurs en chevaux, qui connoissent le pays et même SACHENT L'ANGLAIS S'IL EST POSSIBLE (*sic*). Un piqueur de la grande écurie, qui a été attaché à M. le duc d'Ormond et qui sait l'anglais, alla il y a deux ou trois mois en Angleterre chercher des chevaux pour le Roi. Il y trouva gens de sa connoissance qui voulurent lui faire voir le dîner du prince de Galles. Le prince de Galles, voyant un visage inconnu, demanda qui il étoit, et en

- A. — Siège du cocher.
- B. — Siège pour le personnage principal.
- C. — Banquette sur laquelle les invités se mettent à califourchon.
- D. — Caisse pour mettre l'animal tué.

N. B. — Cette voiture s'attelait à six chevaux avec un cocher et un postillon.



WOURST OU VOURCE (VOITURE DE CHASSE)

ayant été instruit, l'appela; il lui fit plusieurs questions sur la France et sur la personne du Roi. Le piqueur répondit dans les termes les plus propres à marquer son attachement à son maître. « Vous avez grand raison, lui dit le prince, d'aimer le « Roi de France; je pense bien de même. » Et un moment après, ayant demandé à boire, il dit au piqueur: « C'est à la « santé du Roi de France; je vous prie de lui dire à votre re- « tour. » Après quelques moments, le piqueur crut devoir se retirer; le prince le fit rappeler et lui dit d'attendre la fin de son dîner. Lorsqu'il fut hors de table, il tira une montre d'or de sa poche et la donna au piqueur, et lui recommanda de la garder pour l'amour de lui. »

Ces deux anecdotes du duc de Luynes et ce passage de G. de Saunier prouvent donc bien que si, au XVIII<sup>e</sup> siècle, on jugeait comme elle le mérite l'équitation des Anglais, on savait apprécier à leur juste prix les qualités supérieures de leurs chevaux.

Pour résumer, je citerai encore ces mots, à moi personnellement adressés par un de nos hommes de cheval les plus distingués, il y a quelques jours à peine: « Il y a, disait-il, en équitation, deux qualités qui sont inséparables l'une de l'autre pour faire un parfait cavalier: la première, c'est tout naturellement de bien monter à cheval; la deuxième, c'est de paraître bien monter. Peu de cavaliers modernes réunissent ces deux qualités. »

Or, au XVIII<sup>e</sup> siècle, on savait monter, et la belle et rég-

lière tenue des cavaliers semblait le complément indispensable de toute science équestre. La mode actuelle est bien moins exigeante; il est vrai qu'on ne se contentait pas alors d'un simple tour au Bois. Presque toute la vie extérieure se passait à cheval. Il étoit donc tout naturel que, quoiqu'on en dise, la connaissance du cheval et de l'équitation fût bien plus généralisée que de nos jours.

\*\*\*

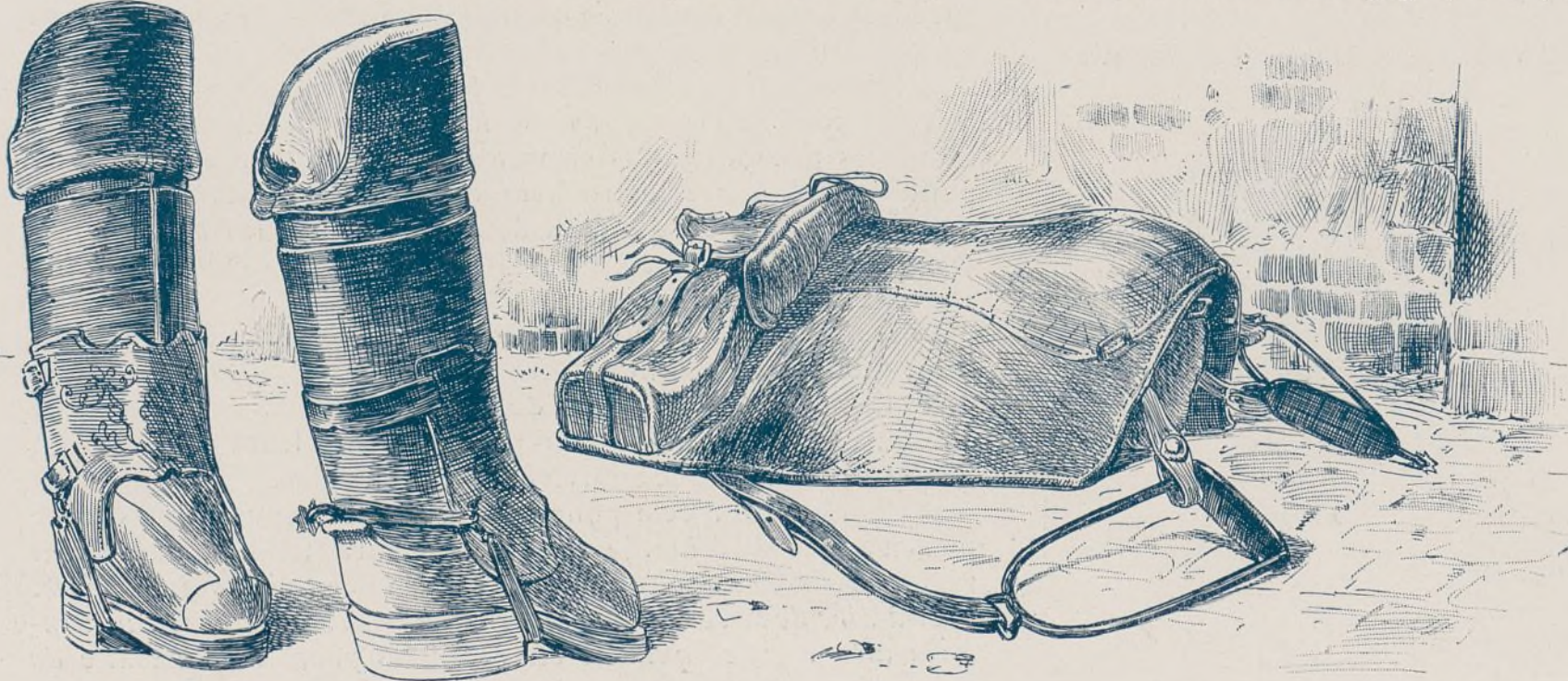
J'ai parlé plus haut du prince Charles de Lorraine, qui fut grand écuyer (Monsieur le Grand) pendant toute la première partie du règne de Louis XV. La charge de grand écuyer, entrée dans la Maison de Lorraine avec Henry, comte d'Harcourt, en 1643, n'en sortira qu'en 1790, avec Charles Eugène de Lorraine, prince de Lambesc.

Le prince Charles, comme on nommait le grand écuyer de Louis XV, mourut le mercredi 29 décembre 1751. Le duc de Luynes dit: « Il n'avait que soixante-sept ans; il ne paraissait pas faire de dépense dans ce pays-ci (Versailles), ni même une dépense fort brillante à Paris. »

Ce qui n'empêche que ce même prince Charles donne tous les jours un dîner « extrêmement grand et de mets chers et recherchés », qu'il a un prodigieux nombre de domestiques, soixante-dix chevaux dans son écurie, dont il nourrissait la moitié, les autres faisaient partie de la grande écurie; il avait douze cochers à ses gages, il dépensait beaucoup en voitures.

Lors de son mariage avec Madame de Brionne (Montauban), il lui donna un carrosse qui coûtait quatorze mille livres, et lorsqu'il fut fait, il en fut si content qu'il en commanda un pareil pour lui. Voilà qui est loin des délicieux automobiles.

On cite, à propos du prince Charles, une histoire assez amusante et qui montre que la reine Marie Leczinskanemanquait pas de finesse. Il n'étoit pas d'un esprit très brillant et sa conversation contenait, pa-





rait-il, beaucoup de paroles et peu d'idées. Sa phrase préférée et qu'il répétait volontiers à tout bout de champs, était : « Je n'en suis pas moins le prince Charles ». Cette phrase était connue. Or un jour, la Reine, passant dans la galerie, rencontre une dame qui avait les faveurs du Roi. Cette dame, très entourée, était suivie d'une foule nombreuse de courtisans. Marie Leczinska la regarde, et se tournant vers une de ses dames, elle lui dit en souriant : « Je n'en suis pas moins le prince Charles. »

Le grand écuyer (M. le Grand) avait la direction et la surveillance de la grande et de la petite écurie, du haras royal et de toutes les académies du royaume. Le premier écuyer (M. le Premier) était spécialement chargé de la petite écurie.

Les écuries du Roi furent construites par Mansard, de 1676 à 1682. Les anciennes écuries, situées rue de la Pompe, n° 7, à l'ancien pavillon de La Vallière, devinrent alors écuries de la Reine, de la Dauphine et de la duchesse de Bourgogne. Le 20 décembre 1682, Louis XIV, accompagné de Monseigneur et de la Dauphine, vint visiter ses nouvelles écuries. Elles

avaient coûté 3,052,281 livres (1,451,440 livres pour la grande et 1,601,981 livres pour la petite, plus 12.000 livres de gratification aux entrepreneurs) « en considération de la précipitation et frais extraordinaires pour rendre les ouvrages finis et parfaits dans le temps que Sa Majesté l'avait ordonné » (*Le Roi*, t. II, p. 117, d'après les comptes des Bâtiments). La grande écurie avait été construite sur l'emplacement de l'hôtel de Noailles, entre l'avenue de Paris et celle de Saint-Cloud; la petite écurie, sur l'emplacement des hôtels de Lauzun et de Guîtres, entre l'avenue de Sceaux et celle de Paris. Quoique ayant, comme tous les monuments de Versailles, beaucoup perdu de leur ancienne splendeur, elles gardent encore le grand air qui caractérise leur époque. Les grilles, du plus beau modèle et décorées de trophées dorés, ont été remplacées, sous la Restauration, par celles actuelles. La place me manque pour donner une description complète de ce qu'elles étaient sous le Grand Roi. Je renvoie les amoureux du passé à celle qu'en fait le *Mercure galant* de 1686, à l'occasion de la visite des ambassadeurs de Siam.

M. de Beringhen fit voir à ces ambassadeurs, à la petite écurie, cinq attelages à dix chevaux, entre lesquels ils re-



TILBURY A LA HOLLANDAISE

marquèrent : ceux d'Espagne, de poil noir; les Brandebourg, de poil bai, qui venaient de la Prusse Ducale et dont l'Electeur de Brandebourg avait fait présent au Roi en 1681; les gris de perle, « qui sont de très nobles chevaux sortis du haras du comte d'Oldenbourg »; les tigrés, qui venaient de Pologne; les feuilles-mortes, « qui sont d'un poil très rare et très beau, et qui viennent du même pays que les gris perle ». Les très beaux et très grands chevaux du Corps, gris et pommelés. Enfin plus de 600 chevaux, que contenait la petite écurie. Tous ces chevaux étaient en bridons de cuir blanc avec des rubans de soie feu à la tête et à la queue.

Il leur montra aussi toutes les selleries, les armoires pleines de selles et de housses de velours brodées d'or, d'argent et d'acier; « il y en a une fort remarquable : le fond est de velours violet enrichi d'un travail d'acier plus beau et plus délicat que la plus fine broderie ». Puis les ambassadeurs admirèrent les râteliers « où pendaient une grande quantité de brides garnies d'argent et d'or moulu ». Ils virent le carrosse destiné aux ambassadeurs, « le dedans est d'un velours cramoisi brodé d'or, d'un très beau travail. Le dehors est peint et doré dans tous les endroits qui peuvent souffrir la peinture et la dorure; l'attelage de ce carrosse est de douze chevaux ».

Le nombre des carrosses, calèches, soufflets, diligentes, était grand et riche à proportion.

Le carrosse de parade du Roi était d'une magnificence extraordinaire tout brodé dedans et dehors, avec un train et des harnais d'une richesse inimaginable.

On mène ensuite les Siamois à la grande écurie, où le comte de Brionne, grand écuyer en survivance, leur montre plus de deux cents chevaux de manège, espagnols, italiens, barbes et français, puis cent très beaux « coureurs anglais que le Roi entretient pour la chasse ».

Et ce qui surprend le plus ces ambassadeurs émerveillés, c'est le nombre incroyable, infini, d'écuyers, de pages, de valets et gens en livrée.

Une autre fois, le 11 juillet 1691, c'est le Roi et la Reine d'Angleterre auxquels Louis le Grand fait visiter ses écuries et qui affirment n'avoir jamais tant vu de beaux chevaux anglais ensemble.

En 1712, le Roi a vingt-cinq attelages de toute beauté, de dix chevaux chacun.

J'ai dit que le grand écuyer était le chef des écuries du Roi : il réglait toutes les dépenses de la grande écurie, et tous ceux qui y étaient employés lui prêtaient serment. A la mort du Roi, tous les chevaux de l'écurie et du haras lui appartenaient.

M. le Premier, qui dirigeait la petite écurie, avait sous son commandement les carrosses, les calèches, les chaises de poste, les vis-à-vis, les chaises à deux, diligences, etc.; les chaises à porteurs, les cochers, les postillons, les palefreniers, etc., etc.

Sous Louis XV, le nombre des chevaux des écuries du Roi





se décomposait ainsi, d'après un état de service daté du 14 juin 1752 :

35 pour le Roi, sous les ordres de M. de Nestier; 12 pour M. le comte de Brionne; 60 pour les écuyers et piqueurs; 25 pour la chasse du daim, commandés par M. de Dampierre; 24 pour les pages; 90 pour la suite, les palefreniers et le service, 111 à prêter aux seigneurs pour la chasse. Ce qui fait 357 chevaux de selle.

CHEVAUX DE CARROSSE. — 25 pour M. de Brionne, tant à Versailles qu'à Paris; 34 pour MM. de Nestier, de Buttler, de Bridge, de Tourdonnay; M. de Brionne s'en sert aussi; 24 chevaux de chaise pour M. de Brionne et pour les écuyers; 15 chevaux à Paris, pour faire les commissions. Total : 98.

(Les 357 chevaux de selle et ces 98 sont aux ordres de M. Nestier. Ce qui fait 455 chevaux.)

AUX ORDRES DE M. MESMONT. — 124 pour le manège; 11 de carrosse et de chaise pour son usage. Soit : 135.

AUX ORDRES DE M. DE VAN-LE MANÈGE; 3 de carrosse.

LE VAUTRAIT. — 55 chevaux.

LA LOUVETERIE. — 25 chevaux.

En 1733, ce sont les sieurs qui sont entrepreneurs de et j'ai entre les mains le déleur sont faits pour le local Sceaux.

En 1746, cette par les sieurs de gnard. Nouveaux de l'hôtel des Che-Garde, qui leur est

DEUIL. — 110 pour Total : 113.

vaux.

vaux. Donc, total

Valcoste et associés voitures de la Cour, tail des baux qui de l'avenue de

entreprise est faite La Borde et Mi-baux à l'occasion vau-Légers de la contigu.

Quittons un instant le côté officiel pour écouter le charmant récit qui, sous la forme à peine voilée d'un conte galant, nous apprendra comment voyageait la favorite de Louis le Bien-Aimé, Madame de Pompadour : « ... Elle se distinguait parmi toutes les autres par la richesse de son équipage et de son ajustement; elle avoit envoyé ses gens devant elle à petites journées. Pour elle, elle monta dans sa diligence, peinte en camaïeu d'un bleu obscur; les endroits les plus tendres et les plus voluptueux des métamorphoses d'Ovide étoient exprimés sur les panneaux; les moulures étoient d'un or rembruni du dernier goût; elle étoit doublée d'un velours à la Reine, lilas, brodé en chenilles couleur de roses et traînée par six chevaux isabelles à crins noirs des plus fringants, nattés en bleu et les cocardes de même. Le postillon, encore enfant et d'une figure charmante, ressembloit assez à l'amour qui mène le char de sa mère. Pour le cocher, il étoit énorme, ainsi que son plumet, son manchon et ses moustaches; en un mot, tel qu'il le faut pour être dans les règles les plus

étroites de la mode. Quatre coureurs des mieux tournés précédaient cet équipage, et quatre heiduques d'une taille démesurée l'entouroient; derrière étoient huchés cinq ou six grands laquais de figure choisie et l'air insolent, selon les règles. Elle étoit, dans son équipage, plus parée de ses propres charmes que de son ajustement, quoiqu'il fût des plus galants et des mieux entendus. Elle avoit une robe ouverte couleur de rose et argent, garnie de falbalas et de quilles; la coëffure et les manches de point d'Angleterre d'un goût

achevé, la petite oie entière d'une élégance parfaite, la coëffe avancée; peu de rouge, jouant la physionomie abattue qui convient à une femme de qualité qui est censée avoir fait un voyage; elle tenoit d'une main une brochure nouvelle et de l'autre sa lorgnette, et avoit sur ses genoux deux ou trois chats et chiens qui montraient leurs museaux à la portière... Son arrivée fut annoncée par une foule de domestiques, un tas d'inutiles qui suivent ou précèdent les grands seigneurs, qui ne leur sont d'aucune utilité, qu'ils ne connaissent seulement pas et qui ne servent qu'à désoler tout le monde dans les endroits où ils passent et à crever les chevaux de poste. »

L. VALLET.

(A suivre.)







« Souvent un détail infime et prosaïque triomphe du plus ferme dessein que les meilleures raisons n'ont pu réussir à ébranler. »

#### PERSONNAGES :

GILLES SAMA, encore amoureux de la lune.  
KOLOMBINA, toujours amoureuse de Gilles Sama.  
OKAMÉ, déesse des amours.

DANSEUSES, MUSICIENNES, JAPONAIS ET JAPONAISES

*La scène se passe au Japon (naturellement).  
A gauche, la maison de poupée de Kolombina. A droite, un cèdre vénérable, demeure aérienne de Gilles Sama. Tel l'arbre de Robinson (Seine).  
Au fond, sur un pont à la courbe élégante, passent des amoureux tendrement enlacés.  
Sur l'eau, des bateaux enguirlandés de lanternes glissent lentement. Nuit langoureuse; les étoiles scintillent; les fleurs sont endormies; cependant mille parfums flottent dans l'air.  
Tout est à l'amour et à la joie.*

Assise seule sur la rive, Kolombina, mélancolique, contemple en soupirant le spectacle ci-dessus décrit.

— J'aime. — Il ne m'aime pas. — Je souffre. — Où peut-il être? — Je suis jalouse de la lune, cet astre placide et stupide, objet de ses sérénades. — Jusqu'à demain tâchons d'oublier. — Rentrons.

Les couples entrevus dans le lointain se sont rapprochés. Ils font irruption sur la scène. Farandole joyeuse, à laquelle Kolombina refuse de se mêler. A toutes les sollicitations elle oppose une résistance obstinée.

Les amoureux s'apitoient sur le sort de la délaissée et, désespérant de vaincre son ennui, s'éloignent doucement.

#### DÉDICACES

I

A ARMAND SILVESTRE

*Qui daigna en sourire  
et faillit  
y collaborer.*



II

A FÉLIX GALIPAUX

bon juge en matière de théâtre, qui m'écrivait un jour : « C'est charmant comme idée, décor, taratata, mais... trop terne... il n'y a rien. »

Kolombina, seule, s'abandonne à sa douleur, sanglote, s'apaise. — Mouvement de révolte. — Elle menace de son poing menu la lune toute ronde qui vient de percer les nuages.

Soudain une flûte invisible, préludant, mêle son chant plaintif au mystère de la nuit.

Kolombina prête l'oreille.

— Je l'entends.



— C'est lui.  
— Le voilà.  
— Que faire?

Il entre par la droite, à reculons, en jouant de la flûte, s'interrompant de temps en temps, avec un geste de mépris pour la chanson lointaine des amoureux dont l'écho se fait entendre encore.

Elle, obéissant à une attraction invincible, lentement s'est rapprochée de lui.

Ils se trouvent face à face.

Geste d'impatience du joueur de flûte en reconnaissant la jeune fille. Confuse, elle im-

plore timidement. Il l'écarte de sa route. Elle, reculant, trébuche. D'un mouvement instinctif il la soutient. Elles s'abandonnent. Mais ce fardeau lui pèse. Il feint de ne pas comprendre la cause de tant d'émoi. Les épingles rayonnantes de la coiffure compliquée de la belle lui frôlent le visage, l'irritent, et, sans plus de cérémonie, il se détache d'elle.

Mouvement de colère de Kolombina, qui accable l'amant récalcitrant de propos amers. Puis, résignée, elle rentre chez elle en chancelant.

Gilles Sama, satisfait d'être enfin seul, se secoue comme un chat sur qui est tombé un seau d'eau; hausse les épaules d'un air scandalisé; envoie un dernier baiser à la lune et se dirige vers son arbre.

Très calme maintenant et charmé de l'espoir d'un sommeil bien gagné : « Salut, demeure chaste et pure. » Il met la main dans sa poche, en tire un trousseau, choisit la clef qu'il lui faut, l'introduit dans la serrure qui résiste (car son arbre est muni d'une porte). Il appuie; il insiste. Rien ne va. La clef serait-elle bouchée? Il souffle dans le trou. Il trappe la clef sur la pierre. Essaye encore sans plus de succès.

Plus d'espoir! — Tous les serruriers sont couchés à cette heure avancée de la nuit, et à moins que le ciel ne m'envoie quelque cambrioleur bon enfant, habile en son art...

« Mon empire pour une pince monseigneur! »

Kolombina, de son balcon, où l'on vient de la voir apparaître, suit ce manège d'un air intéressé.

Gilles Sama, qui la devine et se sent observé, songe maintenant à faire bonne contenance. — Soyons calme. C'est bien le cas d'évoquer le « patience et longueur de temps » du fabuliste. Voyons à quel passe-temps honnête peut bien se livrer un poète lyrique mis dans l'impossibilité de rentrer chez lui.

Ne doit-il pas, pour commencer, prendre son mal en patience, philosophiquement.

Mais il fait un peu frais pour philosophiquer.

Gilles Sama voudrait bien rentrer chez lui. Il mesure la hauteur qui le sépare de sa maison suspendue dans les branches.





Tentative d'escalade infructueuse, suivie de chute ridicule.



Kolombina éclate de rire et applaudit ironiquement, après une première velléité de compassion vite réprimée. Gilles Sama ne s'est rien cassé. Piqué au vif, il tente de nouveau l'ascension et réussit cette fois. Mais le logis est bien clos. Il en fait le tour, sans pouvoir y pénétrer, et, de guerre lasse, il tente de s'installer sur une maîtresse branche. Il s'agit. Ça manque de confortable. Coucher dehors n'est rien, mais en l'air, c'est plus grave. Et voilà Kolombina, rentrée chez elle, dont la silhouette affriolante — elle est en

train de se déshabiller — apparaît sur les carreaux de papier de sa fenêtre.

« La coquine! dit Gilles Sama. C'est indécent. Quittons ces lieux. Redescendons. »

Troisième essai d'ouverture de la serrure, intraitable toujours.

La clé est bouchée décidément.

Que faire?

Chez la voisine tout est éteint.



Gilles Sama met son doigt sur son front. Il lui vient une idée. Cette petite, avec ses épingles qui m'ont tant agacé il y a un instant, j'aurais pu lui en emprunter une, dont je me serais servi pour déboucher cette clef maudite. Mais il n'y faut pas penser. Je l'ai trop rudoyée.

La fenêtre de la dame s'entr'ouvre. Kolombina apparaît en toilette de nuit.

Attitude embarrassée de Gilles Sama. Parlera! Parlera pas! Enfin il se décide — de l'air d'un chien qu'on fouette — à présenter sa requête.

C'est au tour de Kolombina de faire des manières. Elle se fait prier, pose ses conditions.

Elle est toute prête à lui rendre service.

Elle est bonne et n'a pas de rancune.

« Cependant, vous avez été bien dur pour votre petite voisine... »

Gilles Sama s'excuse de son mieux et offre de donner des preuves de son repentir.

« Alors vous jouerez pour moi votre sérénade à la lune. »

C'est beaucoup demander. Enfin il se décide.

Pendant l'exécution du morceau, Kolombina a quitté son balcon, est sortie de la maison. Elle a passé un manteau superbe par-dessus son peignoir. Elle s'approche de son déplorable ami, incline sa tête devant lui. « Choisissez celle que vous voudrez. » Mais les épingles ne cèdent pas facilement. Il ne sait pas s'y prendre. « Vous me faites mal, vous allez me dépeigner, » dit la belle.

Caline, elle fait durer la scène le plus longtemps qu'elle peut.

« Non, pas celle-ci, celle-là; plutôt cette autre... »

L'épingle, abandonnée à Gilles Sama, s'échappe de ses mains. Recherche à deux, à tâtons, dans l'ombre.

Emoustillants contacts...

Pendant ce jeu, la lune s'est brouillée. L'épingle est enfin retrouvée, la clef débouchée et la porte est ouverte.

III

A OCTAVE UZANNE  
de qui sont ces lignes  
audacieuses : « Le cos-  
tume national, quoique  
les avantageant, n'est pas  
fait pour rendre à nos  
yeux les petites Japo-  
naises noblement esthé-  
tiques. »





L'instant est décisif.  
Grand embarras de Gilles Sama, qui ne sait comment  
remercier sa bienfaitrice.  
Il fait mine de reprendre l'air de flûte d'il y a un

## IV

A MESSIEURS DE  
L'ACADÉMIE,

Himly, Gebhart, Larroumet, etc., à qui l'on doit cette déclaration stupéfiante : « Le bouquet français est infiniment supérieur au bouquet japonais, à ce fagot » répondant à la thèse sorbonnique : De arti flori apud Japonenses, de M. Michel Revon.



La lune s'est voilée complètement à l'aspect de Gilles Sama entraînant Kolombina dans l'intérieur de son arbre, dont la porte se referme sur eux.

instant. Kolombina l'en dissuade vivement. « Embrassez-moi plutôt ».

Il s'exécute.

Il y prend goût. C'est une révélation.

Il recommence...

De tous côtés les amoureux surgissent silencieusement. Ils ont vu les amants pénétrer dans l'arbre.

Ils se concertent.

Charivari nuptial.

Gilles Sama apparaît à la lucarne en bonnet de coton.

En bas, le bruit redouble.

« Ça ne peut pas se passer comme ça ».

Il faut descendre pour recevoir la bénédiction de la déesse des amours.

La porte de l'arbre s'ouvre et l'on voit apparaître en toilette sommaire Kolombina rougissante et Gilles Sama triomphant.



## Ballet

Entrée d'Okamé, déesse des amours, suivie de son cortège de musiciennes et de danseuses. Elle unit en justes noces les deux nouveaux amoureux.

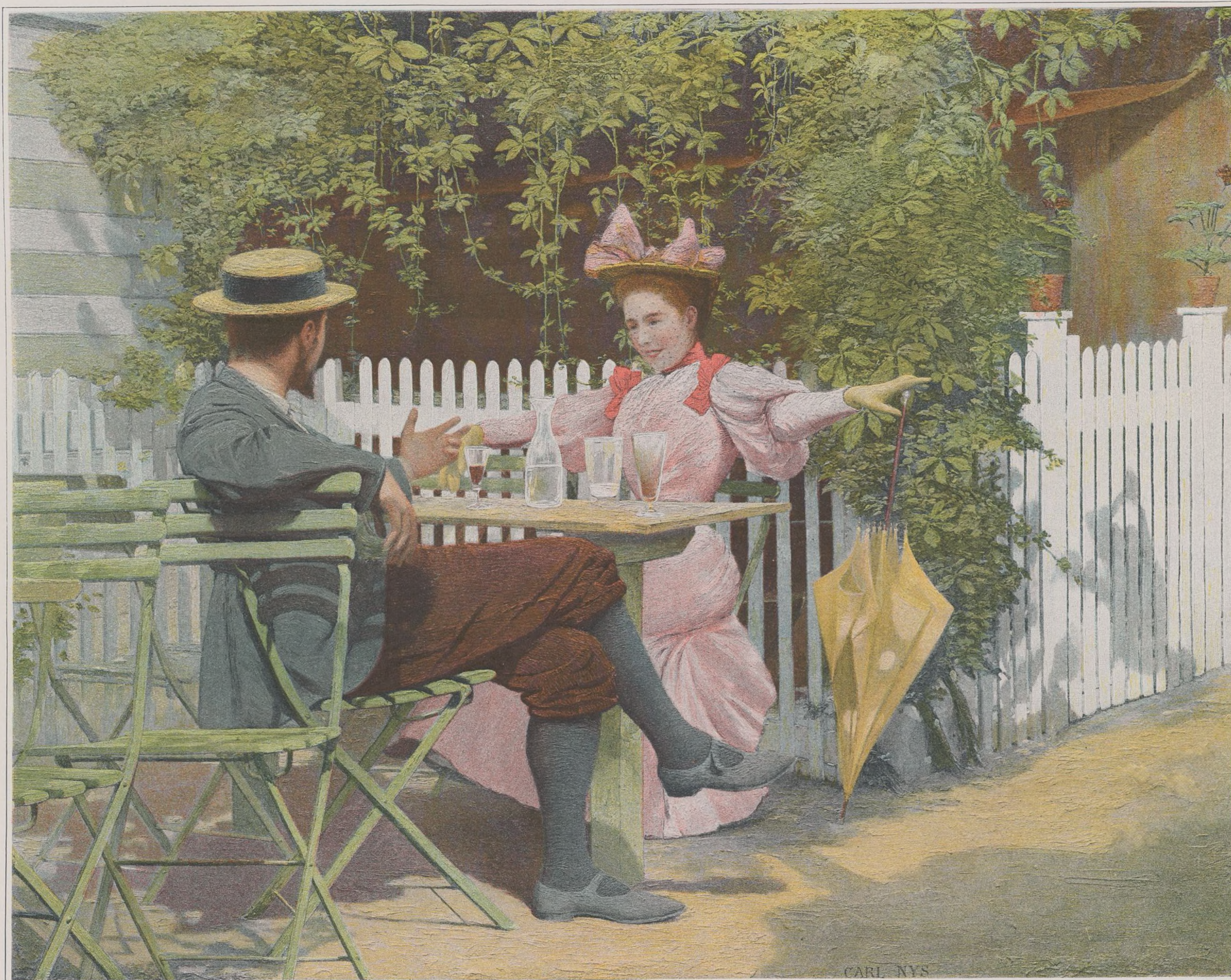
Feux de Bengale.

Rideau.

Félix Regamey 1898



CARL NYS



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1898 by Jean Boussois, Marzi, Joyant & Co.

SOUS LA TONNELLE

Ayuntamiento de Madrid









## La Confession d'un Pêcheur à la Ligne

I

JE connais à Paris, rue du Chat-qui-pêche, — une rue qui partage, avec celle de Venise, la gloire de percer notre capitale aussi lumineusement et aussi court qu'une alène de gnaf son pain de poix noire et puante, — je connais, dis-je, un homme étrange. Inconnu de ses plus proches voisins, pour lui seul il s'appelle Hyacinthe Goujon. Lorsque, dans sa jeunesse, il fleurissait comme son premier nom, des cheveux à la barbe ce n'était qu'un parterre à pompons d'or et à boucles folles dont bien des mains charmantes eussent fait, de bon cœur, la cueillette. Depuis, Hyacinthe Goujon a tant vieilli sous le soleil des quais qu'il ne quitte jamais, que ses cheveux, sa barbe, son pardessus, son pantalon, ses souliers

mêmes, n'ont plus qu'une identique couleur de flétrissure et de filasse usée dont il ne reste plus que la trame. Misère, croirez-vous ? Non, mais seulement oubli de vivre avec les autres hommes qu'Hyacinthe Goujon ne fréquente pas, pour l'amour de n'exister qu'en compagnie de lui-même. Son âge ? Celui d'une médaille effacée à tous les coins. Sa profession ? Celle de pêcheur à la ligne dont vous ne soupçonnez pas les jouissances de métier. Son génie ? Celui d'un ruminant qui ne dit rien et qui en sait peut-être davantage.

Dans son intérieur de nyctalope qu'il ne fréquente que la nuit, des bouquins, vieux comme Buffon ou Cuvier qui les écrivirent, se mêlent à ses flotteurs, à ses hameçons, à ses setons, à ses épuisettes et à ses boîtes d'asticot. Quand il se paye une chandelle sur le revenu du fretin, il lit et il retient, autant par esprit d'économie, plus encore que par mémoire facile. Il sait tout ce qu'on peut apprendre sur les poissons de toute sorte. A son compte, la carpe produit plus de 300,000 œufs, la tanche 380,000, le maquereau 540,000, l'esturgeon 1,500,000, le turbot 9,000,000, la morue 10,000,000 ; mais son admiration est pour le muge qui pond annuellement jusqu'à 13,000,000 de petits. Nul, mieux que lui, ne connaît le frai de chaque femelle, la laitance de chaque mâle, ni même la fécondation artificielle sur laquelle il battrait les Chinois, depuis longtemps les maîtres en cet art, et les Romain, du temps de Licinius Murena et de Marcus Lucullus dont il trouve la réputation un peu surfaite par les Plinie et par les Varron qui

leur payaient par des compliments trop surfaits les murènes et les lamproies qu'ils mangeaient à leurs tables. Quand il pense aux bancs d'anchois et de harengs qui passent à point nommé devant telle ou telle côte qu'il sait, comme le plus expérimenté hydrographe, il devient tout à coup rêveur. Songez donc qu'à Terre-Neuve seulement, on pêche, chaque année, jusqu'à 70,000 morues et, sur les côtes de Bretagne, par millions les sardines. Et lui, sur les bords de la Seine, pour toute sa saison de dix mois, bon an, mal an, il n'arrive pas à compter, dans sa nasse, cent carpes !

« Monsieur Hyacinthe ! lui ai-je écrit l'autre matin, gagnez donc un peu plus et écrivez-nous vos Mémoires. »  
L'ai-je convaincu ? Voici ce qu'il me répond aujourd'hui.

II

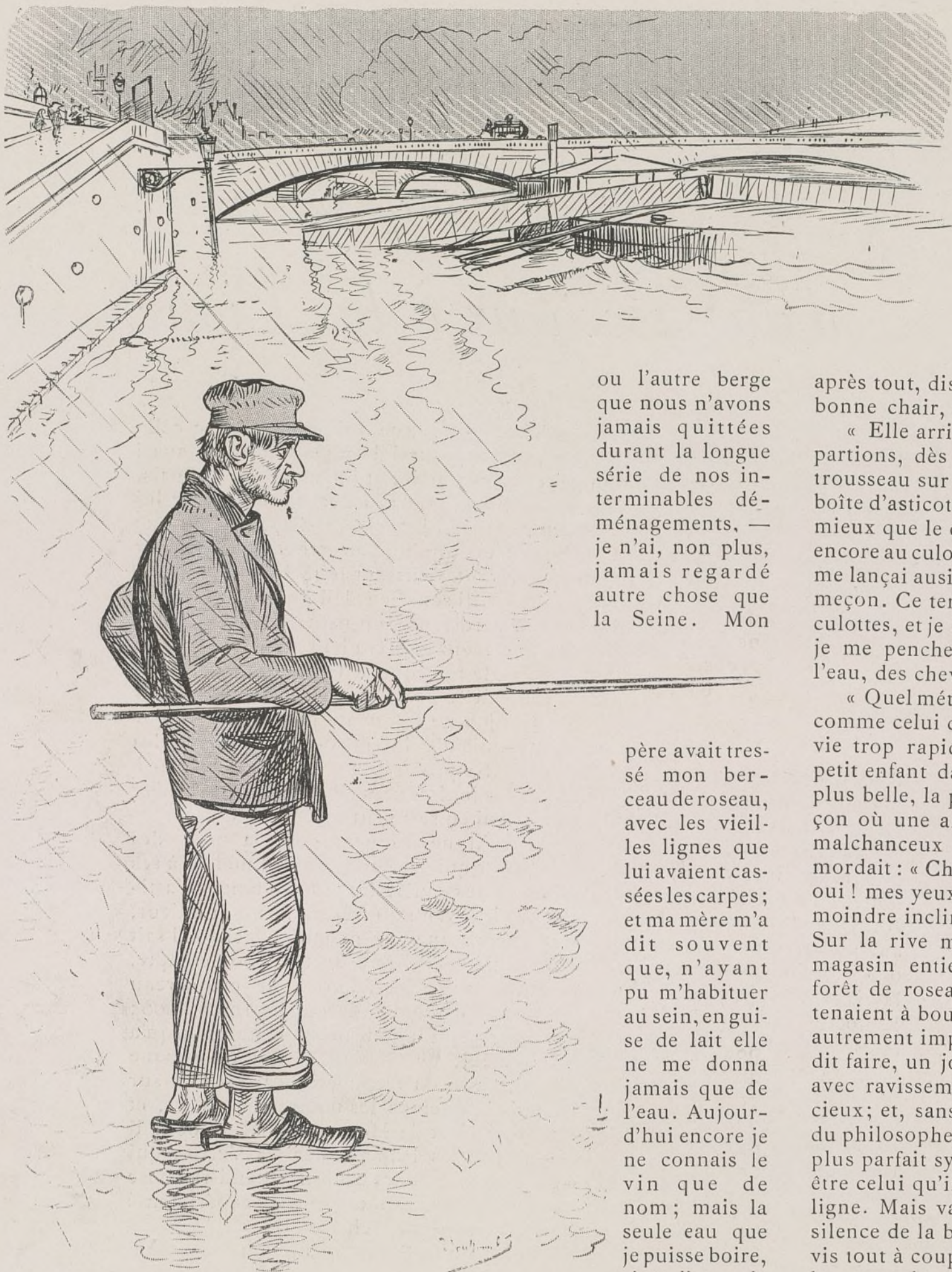
« Je forme, comme disait Rousseau, une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et qui n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un pêcheur dans toute la vérité de sa nature, et ce pêcheur le sera à la ligne. Que la trompette du jugement dernier sonne, quand elle voudra ; je viendrai, cette ligne à la main, me présenter devant mon souverain juge. Je dirai hautement : « Voilà ce que j'ai fait. Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables, qu'ils écoutent mes confessions ; et puis qu'un seul dise, s'il ose : « *Je fus meilleur que ce lignard-là !* » Ma naissance remonte à l'époque où l'on commençait à chanter, dans Paris, la fameuse chanson des *Canotiers de la Seine* : « Ces chicards, ces flambards ! etc., » la seule que mon père et ma mère m'apprirent.

A la maison de mes parents, — qui regarda toujours le bord de l'eau depuis Charenton jusqu'au Point-du-Jour, sur l'une



X. 20





ou l'autre berge que nous n'avons jamais quittées durant la longue série de nos interminables démenagements, — je n'ai, non plus, jamais regardé autre chose que la Seine. Mon

père avait tressé mon berceau de roseau, avec les vieilles lignes que lui avaient cassées les carpes; et ma mère m'a dit souvent que, n'ayant pu m'habituer au sein, en guise de lait elle ne me donna jamais que de l'eau. Aujourd'hui encore je ne connais le vin que de nom; mais la seule eau que je puisse boire, c'est l'eau de Seine. Je me

souviens qu'à la maison où je ne séjournai guère, mon père n'avait fait encadrer que deux sujets qu'il avait dessinés par passe-temps. Le premier représentait Marc-Antoine, pêchant à la ligne sur une galère de Cléopâtre; et le second, Napoléon I<sup>er</sup>, dans la même tenue sur un rocher de Sainte-Hélène. Entre ces deux grandes pages d'histoire, il avait affiché un extrait du *Code de la pêche fluviale* qui fut mon premier livre de lecture et qui disait:

« ART. 1<sup>er</sup>. — Les époques pendant lesquelles la pêche est interdite, en vue de protéger la reproduction du poisson, sont fixées comme il suit:

« 1<sup>o</sup> Du 20 octobre au 31 janvier est interdite la pêche du saumon, de la truite et de l'ombre-chevalier;

« 2<sup>o</sup> Du 15 novembre au 31 décembre est interdite la pêche du Lavaret;

« 3<sup>o</sup> Du 15 avril au 15 juin est interdite la pêche de tous les autres poissons.

« En vérité, c'étaient des jours bien sombres pour mon père, qui les passait à ne rien dire et à préparer ses engins. Les marronniers de mai avaient beau refluer sur les berges, nous ne les regardions même pas. Nous ne comptions sur le calendrier que les interminables jours de la cruelle interdiction préfectorale. Quand nous sortions, c'était pour nous égarer le long de l'eau qui nous semblait désespérément solitaire, et pour jeter tristement aux poissons le pain qui aurait dû servir à notre maigre déjeuner. Ces abstinences volontaires nous les supportions aussi stoïquement: « — Ça n'est que du pain,

après tout, disait-il en l'émettant. Le goujon nous le rendra en bonne chair, à l'ouverture prochaine.

« Elle arrivait enfin, cette ouverture bienheureuse; et nous partions, dès le premier matin du 15 juin sonné, les lignes en trousseau sur l'épaule, les paniers et les épuisettes en mains, la boîte d'asticots en sautoir sur les hanches. Je ne peux dire guère mieux que le canneton, qui se jette à la mare et y nage portant encore au culot la coquille d'œuf qu'il vient de casser, comment je me lançai aussi sur les bords de la Seine en professionnel de l'hameçon. Ce temps remonte assurément à celui de mes premières culottes, et je m'aperçois aujourd'hui qu'il a dû passer vite quand je me penche sur le flotteur qui pique et que, sur le miroir de l'eau, des cheveux à la barbe, je me revois tout blanc.

« Quel métier de bonheur! Si je remonte le courant des années, comme celui de la Seine que je n'ai pas quittée un instant de ma vie trop rapide, encore qu'elle paraisse si lente, je me revois petit enfant dans l'ébahissement de mes premières visions. La plus belle, la plus inoubliable, fut la première levée de hameçon où une anguille avait mordu. Et je ne la dois pas à mon malchanceux de père, aux lignes de qui aucun poisson ne mordait: « Chut! avait-il beau me dire, tu vas voir! » Ah! bien oui! mes yeux écarquillés sur le flotteur, n'apercevant jamais la moindre inclinaison, se retournaient vers les lignes du voisinage. Sur la rive moirée, où les bateaux en passant déroulaient un magasin entier de rubans de toutes les couleurs, c'était une forêt de roseaux animés; et les innombrables mains, qui les tenaient à bout de bras sur le fleuve y pouvaient faire une ombre autrement imposante que celle que l'Armada d'Espagne prétendait faire, un jour, sur l'océan. Je regardais de longues heures avec ravissement ces roseaux éloquentes et ces hommes silencieux; et, sans être un Pascal ni avoir lu encore le mot fameux du philosophe, j'estimais dans mon imagination enfantine que le plus parfait symbole de l'homme et du « roseau pensant » devait être celui qu'incarnait, auprès de ses affutiaux, le pêcheur à la ligne. Mais va de la philosophie bavarde quand, au milieu du silence de la berge où tant de roseaux inclinés attendaient, j'en vis tout à coup un qui fiblait sous un poids invisible et que tous les yeux du voisinage, fascinés comme les miens, regardèrent aussi. L'heureux « mordu » pliant et souple, comme un félin que la proie a rendu attentif, consolida du même mouvement son chapeau sur la tête et ses pieds sur le quai, ras du bord, et lentement, longuement, amoureux, il amena à fleur d'eau sa capture. Que sera-ce? Un silence imposant règne dans le cercle épais des curieux, qui se sont amassés autour de l'homme et qui n'ont que des yeux pour regarder ce qu'il regarde et qu'il ne peut encore voir. Eh! quel monstre marin a donc piqué à cette ligne qui ne peut plus se relever? Le roseau faiblit tant, qu'il menace de rompre. Le silence grandit de seconde en seconde, autour de nous, partout. On dirait que les omnibus ébahis s'arrêtent de rouler sur les ponts, que les passants hypnotisés aux parapets n'ont plus de jambes, que Paris tout entier stoppant n'a plus en tous sens que des yeux pour regarder, au bout de cette ligne, à ce point de la Seine, la chose énorme et le prodige étonnant que





personne ne voit et que pressent tout le monde. Alors, dans ce silence, pareil à celui qu'on dut tenir à Waterloo autour de l'Empereur perdu, quand Napoléon dit à son État-Major : « La Garde !... faites donner la Garde ! » l'homme, devant sa ligne qui faiblissait toujours s'écria :

« — L'épuisette !... passez-moi l'épuisette !

« — L'épuisette !... Voyons donc... l'épuisette ! » ajouta, dans l'assemblée des badauds restés cois, un personnage à grande allure qui, recevant enfin l'épuisette espérée, s'approcha lui-même du bord où le pêcheur avait trainé sa proie. Le filet plonge, la ligne se relève et l'on amène enfin sur la berge le captif que son vainqueur toujours silencieux et digne désamorce, à la stupéfaction des assistants qui resserrent le cercle. On s'approche, on s'entasse, c'est à qui apprendra le premier la grande nouvelle que vont les autres se répétant :

« — Une carpe !... C'est une carpe !... Oh ! une carpe qui pèse bien trois livres, allez ! »

« J'étais vaincu. Et quand, pour apprendre l'événement à mon père, j'accourus hors d'haleine vers ses lignes et voulus aussitôt en tenir une pour commencer ce métier de fortune auquel je me vouais de si grand cœur, à la vue d'une première carpe pêchée :

— A bas les pattes !... fit-il, sévère. Et du silence, hein !...



« J'étais à bonne école, et j'en profitai de mon mieux. Avant de prendre pour mon compte le roseau et le sceptre de mon indépendante royauté, je connaissais par cœur ma Seine, de Charenton au Point-du-Jour : à quel tournant de pont la carpe amante des eaux profondes, fréquente plus abondamment ; à quel bateau de laveuse le brochet s'ébat plus à l'aise, parmi les délayures de savon ; à quelle écluse et prise d'eau le macchabée, arrêté au passage, engraisse plus d'anguilles et de lamproies ; à quelle anse ombragée l'eau coule plus limpide et retient la dorade, qui se strie d'or, sous la verdure vacillante des arbres.

« Je n'aurais pas aussi bien dit le prix de chaque pêche et la maigre chevance qu'en peut retirer, à Paris, le pêcheur à la ligne. J'ai su depuis, à mes moments perdus, que la pêche au filet rapporte davantage ; que le « chalut » des Normandiaux et des Bretons peut drainer des fortunes, pourvu qu'à trois kilomètres près il ne baigne pas dans les eaux des Anglais, qui s'interdisent de pêcher à la même distance dans les eaux fran-



çaises ; que le « gangui » ou filet bœuf de Méditerranée est plus favorable aux Espagnols et aux Napolitains qui, depuis le *Pacte de Famille* du 15 août 1764, ne font avec les pêcheurs français qu'un même corps de métier libre.

« Il faut bien que le poisson frais leur rapporte de beaux deniers, pour que la douane les taxe 5 francs par 100 kilos ; et le poisson salé, 10 fr. ; et la morue, 40 francs.

« Mais est-ce pour faire fortune qu'on se fait pêcheur aujourd'hui, et n'est-ce pas parce que Napolitains et Vénitiens et autres caboteurs de même acabit sont trop riches, qu'ils ne chantent plus aucune de leurs anciennes chansons ?

Si j'embarque un peu trop d'eau,  
Je vois que ça baisse.  
Que verrai-je, cordieubeau !  
Si vient la richesse ?  
Lors, je lui dirai cela :  
« Ma belle maitresse,  
« Se trompe d'adresse ».  
Oui-dà !

« C'est à ces conditions et gages, qu'héritant enfin des lignes de mon père, je me suis fait pêcheur en eau douce, après lui. Avant de prendre sa succession que, par dignité professionnelle et indivise, il ne m'eût pas concédée de son vivant, j'ai attendu





patiemment qu'il meure. Ce triste événement, ni prévu ni même pressenti par les catharres et les coups de soleil qui n'atteignent jamais ni les poumons de fer, ni le visage tanné du pêcheur à la ligne, arriva pour lui comme par hasard et sans alerte. Un soir, que nous tenions la pêche depuis l'aurore, sous un pont qui nous abritait mal contre une rafale épouvantable, je m'aperçus que mon père, qui était resté assis à la même place depuis la matinée, ne relevait pas ses lignes où le poisson mordait. Une fois même, celle qu'il tenait dans ses mains céda à la morsure et tomba dans la Seine, filant à la dérive du courant. Je m'approchai de lui, et je frappai sur son épaule. Comme il ne se détournait pas, je me penchai plus près encore et je constatai, à son corps déjà froid, que mon pauvre père était mort. Le dernier poisson qu'il n'avait pu relever avait menacé, en emportant la ligne, de le pêcher lui-même. N'osant exécuter à la lettre son testament, qui me prescrivait de le jeter à la Seine et de rendre aux carpes, avec son corps, les restes d'une vie qui ne s'était dépensée que pour elles, je le portai au cimetière. Et sur sa tombe, d'accord avec ma mère qui n'y trouva rien à redire, je fis graver cette épitaphe en style lapidaire des catacombes romaines, où dorment assurément les premiers pêcheurs de l'an de grâce, si l'on en juge par le poisson symbolique qui estampille chacune de leurs tombes. Sur celle de mon père, on lit :

CI-GIT EN PAIX  
POLYCARPE GOUJON  
MORT COMME IL A VÉCU  
EN PÊCHEUR

« Vous voudriez que, par le récit de ma vie, je vous donne le secret de cette épitaphe si bien gagnée, et que je vous révèle les charmes et les déboires inhérents au métier du pêcheur à la ligne. Et d'abord, quels déboires peuvent avoir des hommes comme nous, qui n'avons jamais soif, quelque soleil qu'il fasse, devant l'eau qui coule constamment sous nos yeux ? Quant aux charmes qui nous enchantent, du matin au soir et tous les jours de notre courte ou longue vie, charmes des saisons qui nous brûlent ou qui nous rafraîchissent, charmes des eaux silencieuses dont fait profit la paresse des hommes qui n'aiment pas parler sur ces « grandes routes qui marchent » et qui ont vite fait à nous

emporter, du temps frivole à l'immuable éternité ; de tous ces charmes de notre vie au fil de l'eau, ce que j'essaierais de vous

en dire ne suffirait-il pas à faire mentir la réputation de sobriété dont notre corporation s'honore ? Ligne pour ligne, après tout, j'aime mieux celle qui me permet de pêcher en eau trouble de bon poisson et de bonne friture, que celle qui ne me laisse pas trouver sur cette page blanche le mot final par lequel je vous expliquerais pourquoi un homme peut se faire pêcheur à la ligne et rester, comme une énigme indéchiffrable, dans la société des autres hommes qui ne le peuvent comprendre.

« Eh ! mon Dieu ! n'est-ce pas parce qu'il est homme comme ces autres hommes et que, à ce titre, il est et reste le sujet le plus paradoxal et le moins explicable de la création ? Au lieu de déchiffrer l'hiéroglyphe du pêcheur à la ligne en plein Paris et en pleine civilisation, nous aurons plus tôt fait d'aller voir avec lui si le goujon pique.... »

### III

Hyacinthe Goujon ne m'a envoyé que ce premier chapitre. Donnera-t-il une suite à ses Confessions ? Je l'ignore et ne le saurai pas avant l'année prochaine. Car la *season* va s'ouvrir, et la forêt de roseaux — les roseaux pensants de notre philosophe — poussera tout à coup par enchantement, entre les durs moellons des quais parisiens, aussi nombreux et aussi haute que dans les marais de Sologne. C'est par milliers que les professionnels s'y rangent, s'y installent, n'en délogeront plus que l'an prochain. Adieu mes rêves d'éditeur du *Manuel du parfait pêcheur*. Le seul

maître qui aurait pu l'écrire fait, de sa plume de roseau, son instrument de pêche et, fier comme un autre Horace en vacances, il me dit en s'éloignant sur la berge dans le soleil qui l'inonde :

Olim truncus eram ficulnus et in inutile lignum,  
Quum fabus, incertus scamnum faceretne priapum,  
Maluit esse deum...

Pour copie conforme :

BOYER D'AGEN.

